



**HAL**  
open science

## Le genre de Jules Verne ou de Wells ? Le récit d'anticipation défini d'après ses modèles (1863-1935)

Emilie Pézard

### ► To cite this version:

Emilie Pézard. Le genre de Jules Verne ou de Wells ? Le récit d'anticipation défini d'après ses modèles (1863-1935). *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, 2018, L'anticipation dans les discours médiatiques et sociaux, 21, 10.4000/contextes.6558. hal-01921779

**HAL Id: hal-01921779**

**<https://hal.science/hal-01921779v1>**

Submitted on 28 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Le genre de Jules Verne ou de Wells ?

Le récit d'anticipation défini d'après ses modèles (1863-1935)

Émilie Pézard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6558>

DOI : [10.4000/contextes.6558](https://doi.org/10.4000/contextes.6558)

ISSN : 1783-094X

### Éditeur

Groupe de contact F.N.R.S. COntEXTES

### Référence électronique

Émilie Pézard, « Le genre de Jules Verne ou de Wells ? », *COntEXTES* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 03 novembre 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6558> ; DOI : [10.4000/contextes.6558](https://doi.org/10.4000/contextes.6558)

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



*COntEXTES* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# Le genre de Jules Verne ou de Wells ?

Le récit d'anticipation défini d'après ses modèles (1863-1935)

Émilie Pézard

---

- <sup>1</sup> L'encyclopédie de Pierre Versins<sup>1</sup>, ouvrage pionnier qui recense les auteurs et les œuvres constituant le genre de l'anticipation<sup>2</sup>, accorde à Jules Verne une place qui peut sembler tout à la fois centrale et marginale dans le corpus défini. D'une part, Verne, présenté comme « le premier des anticipateurs modernes à avoir pris assez au sérieux la conjecture pour lui consacrer environ la moitié de ses forces<sup>3</sup> », inspire en partie le titre de cette *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction* ; d'autre part, la notice qui lui est réservée n'occupe que quatre pages sur les 1038 que compte l'ouvrage.
- <sup>2</sup> Cet apparent déséquilibre est tout à fait révélateur des particularités du corpus du récit d'anticipation, corpus dominé par de très nombreux auteurs, pour la plupart complètement oubliés<sup>4</sup>, n'ayant pratiqué qu'occasionnellement le genre de l'anticipation<sup>5</sup>. Dans cette nuit brillent quelques rares étoiles, sans parler de Jules Verne : Villiers de l'Isle-Adam (*L'Ève future*), Anatole France, Maurice Renard, Jacques Spitz ou Régis Messac sont aujourd'hui toujours édités<sup>6</sup> et étudiés<sup>7</sup>. Mais la notoriété de ces auteurs est incomparablement moins grande que celle de Verne, dont ils ne peuvent guère, par ailleurs, être considérés comme les héritiers. On peut ainsi se demander si la place centrale qu'occupe Jules Verne dans la définition actuelle du récit d'anticipation se justifie parce qu'il constituerait un modèle du genre ou seulement parce qu'il est le plus célèbre des auteurs ayant pratiqué celui-ci.
- <sup>3</sup> Cette interrogation vaut également pour les définitions passées de l'anticipation, formulées quand le genre faisait partie de la littérature contemporaine, des années 1860 à la veille de la Seconde guerre mondiale. Durant toute cette période, le genre du récit d'anticipation fait l'objet d'une institutionnalisation<sup>8</sup> incertaine. Le facteur d'institutionnalisation le plus net, l'emploi d'une désignation spécifique et consensuelle pour désigner le genre, est absent. En effet, de nombreux critiques n'emploient aucune appellation et commentent le genre à partir de périphrases descriptives ; d'autres

recourent à des termes non spécifiques, comme « fantastique », qu'on utilise en 1887<sup>9</sup> comme en 1941<sup>10</sup> pour parler du récit d'anticipation. Enfin, plusieurs noms concurrents peuvent être utilisés à un même moment : ainsi, dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, on trouve utilisées par les critiques les appellations « romans scientifiques<sup>11</sup> » (présente dans le discours depuis les années 1860), « roman d'aventures scientifiques<sup>12</sup> », « roman merveilleux-scientifique » (formule proposée par Maurice Renard<sup>13</sup> et reprise par quelques critiques<sup>14</sup>), ou encore « roman d'hypothèse scientifique<sup>15</sup> ». Le nom « roman d'anticipation », qui apparaît dans les années 1910<sup>16</sup> à la suite de la parution des *Anticipations*<sup>17</sup> de Wells, ne se substitue pas aux formules précédentes, mais s'y ajoute.

- 4 On ne peut cependant déduire de ce foisonnement d'appellations que le genre ne fait l'objet d'aucune institutionnalisation. Si ces multiples noms génériques montrent que le genre comme institution est instable, et que sa description est tributaire de l'interprétation de chaque lecteur, ils constituent aussi bien les signes certains d'une reconnaissance, par la critique, de l'existence d'un genre particulier<sup>18</sup>. Ils manifestent de multiples tentatives de décrire dans sa spécificité un genre neuf. De surcroît, dans leur variété même, ces noms génériques reflètent la constance d'une description poétique, qui fonde la définition intensionnelle<sup>19</sup> du genre : l'alliance de l'imaginaire (« roman », « merveilleux », « hypothèse ») et de la science (« scientifique »).
- 5 Pour affiner cette définition intensionnelle, la définition extensionnelle est décisive. Le genre est en effet défini d'après le corpus qu'on lui assigne : la définition originelle associant l'imaginaire et la science, toujours présente dans les discours sur l'anticipation, est largement enrichie, de façon souvent implicite, par les caractéristiques propres à l'auteur que l'on considère à une époque donnée comme le maître du genre. C'est pourquoi une enquête sur les définitions historiques du récit d'anticipation pourrait sans doute tirer profit d'une interrogation sur la place accordée à l'auteur des *Voyages extraordinaires* dans les discours critiques. Verne est-il constamment perçu comme le modèle du genre ? Le déséquilibre entre une figure unique célèbre et une foule d'auteurs méconnus résulte-t-il seulement d'une perspective faussée par la sélection qu'opère l'histoire littéraire ? L'hétérogénéité foncière d'un genre illustré à la fois par *L'Ève future* et *Robur le conquérant* était-elle déjà perçue par les contemporains de Villiers et Verne ?
- 6 Nous tenterons de répondre à ces questions à partir d'une étude de quelque cent-quarante discours critiques qui proposent une définition extensionnelle, même succincte, du récit d'anticipation, durant la période où se développe cette littérature. Les articles entièrement consacrés à la définition du genre, comme celui qu'Alfred Jarry écrit en 1903<sup>20</sup>, sont extrêmement rares. En revanche, au détour de l'analyse d'un roman venant de paraître, ou d'un bilan général de la production littéraire du moment, apparaissent fréquemment une comparaison (positive ou négative) ou une énumération de noms qui permettent de dessiner le corpus du genre : à ces discours critiques, réunis selon différents biais<sup>21</sup>, s'ajoutent les textes portant précisément sur Jules Verne et évaluant sa place dans la littérature.
- 7 L'ampleur du corpus étudié fait apparaître de multiples nuances dans les analyses qu'on peut faire : toute idée peut trouver sa contradiction ponctuelle dans un article. De même, il est impossible de poser des bornes chronologiques strictes, les topoï critiques apparaissant et perdurant dans quelques textes isolés avant et après la période où ils sont massivement repris. Ces nuances n'empêchent pas qu'il est possible de distinguer des tendances générales dans la définition extensionnelle du récit d'anticipation. Dans le second XIX<sup>e</sup> siècle, l'anticipation est le genre dont Jules Verne est le maître. L'irruption de

Wells dans le paysage littéraire bouleverse cette situation de monopole. À partir de 1900, la comparaison polémique entre Verne et Wells, qui s'accompagne d'une hiérarchisation des deux auteurs, conduit en effet à redessiner le contour de l'anticipation : l'institutionnalisation du genre va de pair avec l'affirmation de son irréductible hétérogénéité.

## Avant Wells : l'anticipation, le genre dont Jules Verne est le maître

### Le « genre Jules Verne<sup>22</sup> »

- 8 Quand paraît en 1863 ce qui sera le premier volume des *Voyages extraordinaires, Cinq semaines en ballon*, l'innovation littéraire est immédiatement commentée. On lit dans *Le Petit Journal*, sous la plume d'Ernest Gervais : « Nous avons bien jusqu'ici le roman historique ; [Verne] a fait un pas de plus en avant, et le roman scientifique existe désormais<sup>23</sup>. » Le compte rendu de « ce livre étrange, mais excellent » s'achève par un dernier commentaire soulignant la nouveauté de Verne : « Dans les voies nouvelles qu'il a tentées, puisse un bon vent lui venir en aide, et l'on peut gager qu'il arrivera. » Certes, le genre qui est ici décrit ne correspond pas exactement à ce que nous désignons par récit d'anticipation : dans le « roman scientifique » tel que le décrit Gervais, l'alliance « du style et de la géographie, de la couleur et de la statique, de l'algèbre encore et du drame », dans une « œuvre d'expérience et d'invention où le caprice du poète a pour contrepoids nécessaire tout son bagage de savant<sup>24</sup> », associe l'imaginaire et la science sans contaminer le premier avec la seconde. C'est l'intégration dans la fiction du savoir scientifique et non la mise en œuvre d'un savoir imaginaire qui, de fait, est absent de *Cinq semaines en ballon*. Cependant la nouveauté que représente Jules Verne dans l'histoire est tout autant soulignée un peu plus tard, quand la définition du genre correspond à ce que nous appelons aujourd'hui (notamment) « récit d'anticipation ». Ainsi, en 1866, Théophile Gautier, qui rend compte de l'œuvre de Verne en notant que « [l]a chimère est ici chevauchée et dirigée par un esprit mathématique<sup>25</sup> », souligne le caractère novateur de cette entreprise :

Il y a toute une volumineuse collection de voyages imaginaires anciens et modernes : depuis *l'Histoire véritable* de Lucien jusqu'aux *Aventures de Gulliver* l'imagination humaine s'est complu dans ces fantaisies vagabondes où, sous prétexte d'excursions aux contrées inconnues, les auteurs, avec plus ou moins de talent, développent leurs utopies où [ils] exercent leur humeur satirique. Les voyages de Jules Verne n'appartiennent à aucune de ces catégories<sup>26</sup>.

- 9 Ce jugement est réitéré plus tard : en 1890, Charles Le Goffic écrit que Verne « a su, le premier en France, utiliser le merveilleux scientifique<sup>27</sup> » ; six ans plus tard, Eugène Gilbert le présente comme le « “pionnier” du roman scientifique<sup>28</sup> ».
- 10 Un tel consensus peut intriguer de la part d'un XIX<sup>e</sup> siècle qui a largement salué le génie d'Edgar Poe : celui-ci n'avait-il pas déjà exploité les ressources du merveilleux scientifique dans le *Canard au Ballon* ou *l'Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall* ? On peut s'étonner que Poe ne soit pas considéré comme le véritable précurseur, ce d'autant plus que Verne lui-même a exprimé son admiration à l'égard de Poe dans un article<sup>29</sup>. En écrivant la suite des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* dans *Le Sphinx des glaces*, Verne se

présentait lui-même comme un successeur naturel de Poe, par exemple dans cette lettre à Hetzel :

J'ai pris pour point de départ un des plus étranges romans d'Edgar Poe, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, qu'il ne sera pas nécessaire d'avoir lu. J'ai profité de tout ce que Poe a laissé inachevé et du mystère qui enveloppe certains de ses personnages. Une idée très curieuse m'est venue, c'est qu'un de mes héros qui croyait comme tout le monde que ce roman était une fiction, se trouve face à face avec une réalité. Inutile de vous dire que je suis allé infiniment plus loin que Poe<sup>30</sup>.

- 11 De fait, Poe est bien cité par les commentateurs de Verne : en 1886, *La Justice* annonce une conférence de Frank Géraldy dont le titre programmatique annonce : « Le roman scientifique. – Jules Verne. – Edgar Poe. – Émile Zola<sup>31</sup>. » Les deux auteurs sont naturellement associés. Cependant la comparaison entre Poe et Verne conduit toujours les critiques à mettre en relief les différences qui séparent les deux écrivains. En 1866, Zola ne cite Poe dans son article sur Verne que pour marquer l'écart entre leurs œuvres : « Ce n'est pas le cauchemar d'Edgar Poe, c'est une fantaisie aimable et instructive<sup>32</sup> [...]. » Trente ans plus tard, un article anonyme à la gloire de Jules Verne, paru dans plusieurs journaux, n'associe encore les deux auteurs que pour souligner leur différence : Jules Verne « se montre déductionniste comme l'américain [sic] Edgar Poe, à cette différence près que ses déductions sont faites avec cette netteté et cet esprit français, si appréciés partout<sup>33</sup> [...]. »
- 12 Ces différences peuvent expliquer que, en dépit de l'antériorité de Poe, Verne soit considéré comme un écrivain novateur. En 1866, Théophile Gautier écrit ainsi : « [i]l y a plus chez M. Jules Verne d'Edgar Poe et de Daniel de Foe que de Swift, ou pour mieux dire il a trouvé son procédé lui-même et l'a porté du premier coup au plus haut degré de perfection<sup>34</sup>. » La filiation formulée au début de la phrase est immédiatement contredite, annulée dans l'affirmation de l'autonomie de Verne par rapport à l'histoire littéraire : « son procédé » n'appartient qu'à lui. De même, en 1883, Jules Hoche n'évoque que pour le réfuter le rôle de modèle qu'aurait pu jouer l'auteur des *Histoires extraordinaires* pour Verne, celui-ci ayant atteint des « horizons fantastiques, insoupçonnés de Poe lui-même, trop subjectif dans ses fantaisies<sup>35</sup> ». Encore en 1905, André Laurie, grand admirateur de Verne, souligne le caractère novateur de l'œuvre de son maître :
- D'autres avant lui, depuis Swift jusqu'à Edgar Poe, ont introduit la science dans le roman et l'ont utilisée pour la satire ou pour l'agrément de leur cuisine. Personne avant lui n'en avait fait le *substratum* systématique et durable d'une œuvre monumentale consacrée à l'étude directe de la terre et de ses annexes, des programmes industriels de l'humanité, des résultats acquis et des conquêtes possibles<sup>36</sup>.
- 13 Jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, la reconnaissance d'un air de famille entre les *Voyages extraordinaires* et certaines *Histoires extraordinaires* ne conduit pas les critiques à faire de Verne le successeur de Poe. Verne est bien l'inventeur d'un genre.
- 14 La formule inédite tentée par Jules Verne au début des années 1860 constitue le point de départ d'un genre : de nombreux imitateurs suivent le modèle institué par Verne, leurs romans constituant ainsi, avec les *Voyages extraordinaires*, un ensemble d'œuvres réunies par des similarités fortes, perceptibles aux yeux de tous les critiques. Le rôle crucial endossé par Verne dans l'histoire de ce genre est répété par tous les critiques dans les dernières décennies du xix<sup>e</sup> siècle : après avoir cité plusieurs titres de « romans scientifiques », un critique note en 1880 que « M. Jules Verne [...] a mis ce genre à la mode<sup>37</sup> » ; la même année, un autre remarquait qu'« il était à prévoir que M. Jules Verne ferait

école<sup>38</sup> ». Jules Verne, écrit-on, « est à cette heure le représentant le mieux accrédité » du « roman scientifique<sup>39</sup> » ; ses romans « sont les modèles du genre<sup>40</sup> » ; il est le « maître du merveilleux scientifique dans la fiction<sup>41</sup> » : qu'il soit formulé par des historiens de la littérature, comme Charles Le Goffic ou Georges Renard, ou au détour de comptes rendus dans les bulletins bibliographiques, le constat est le même. Jules Verne étant un maître, les auteurs qui pratiquent le genre qu'il a initié sont naturellement considérés comme ses disciples : ce mot est employé par exemple pour Louis Jacolliot et Louis Bousсенard, en 1887<sup>42</sup>. Selon le critique du *Livre*, le « roman pseudo-scientifique » de Lamothe, *Voyages et aventures par terre, par mer et par air*, « imite fort bien la verve endiablée du maître<sup>43</sup> » Jules Verne. Ailleurs, Alphonse Brown, auteur de *Voyage à dos de baleine : aventure du capitaine Bob Kincardy*, est présenté comme le « digne émule de Jules Verne<sup>44</sup> », comme le sera dix ans plus tard André Laurie, désigné par le *Journal des débats* comme « un des meilleurs émules de Jules Verne<sup>45</sup> ». Ces romans sont évalués à l'aune des œuvres du maître : on loue *Plus haut ! Plus grand !! Le Chicago* d'être « un récit à la Jules Verne qui n'est pas loin de valoir les récits de Verne lui-même<sup>46</sup> » ; de même, on fait l'éloge de Fortuné Louis Méaulle, disciple de Verne qui « l'égalé dans son *Robinson des airs*<sup>47</sup> ».

- 15 Le genre, on le voit dans les exemples qui précèdent, peut revêtir plusieurs noms : roman scientifique, pseudo-scientifique, merveilleux scientifique. Le modèle vernien assure l'unité et la reconnaissance du genre davantage qu'une appellation instituée. Le rôle paradigmatique de Verne dans la constitution du genre aboutit à nommer le genre d'après son maître : *Les Cinq Sous de Lavarède* est ainsi présenté comme « un grand et vraiment intéressant roman, genre de Jules Verne<sup>48</sup> » ; la syntaxe est encore plus étonnante dans la formule employée par le critique d'*Études*, qui note en 1897 qu'« [a]vec *Les Chasseurs d'épaves*, nous entrons dans le roman, genre Jules Verne<sup>49</sup>. » D'une occurrence à l'autre, la disparition de la préposition induit un emploi adjectival de « Jules Verne », qui vient qualifier le genre comme « scientifique » qualifierait « roman ». Le modèle du genre lui donne aussi son nom.
- 16 L'auteur des *Voyages extraordinaires* est bien devenu un « auteur-genre<sup>50</sup> », pour reprendre la formule proposée par Luca Di Gregorio. Celui-ci étudie de nombreux exemples qui attestent qu'un tel emploi n'est pas réservé à Verne, mais il souligne : « Jules Verne apparaît sans doute comme l'auteur-genre le plus employé pour désigner de l'intérieur des dizaines de producteurs de romans d'aventures du dernier quart du siècle<sup>51</sup> ». Le caractère emblématique du nom perdure au début du xx<sup>e</sup> siècle : en 1910, *Le Miracle du Professeur Wolmar* de Téramond est jugé « d'excellent Jules Verne<sup>52</sup> » et en 1931, *Les Robinsons de France Neuve* est présenté dans une annonce comme « un nouveau Jules Verne<sup>53</sup> ! ».
- 17 Notons que cette généalogie qui prend Verne comme point de départ est construite aussi bien par les critiques, dont nous avons vu plusieurs exemples, que par les écrivains eux-mêmes. André Laurie – également publié par Hetzel, l'éditeur de Verne – donne à son roman *Les Exilés de la terre* cette exergue : « Aborder un sujet qui a déjà tenté Cyrano, Swift, Edgar Poe, Jules Verne et beaucoup d'autres, est chose hardie. Ceux-là me jettent la première pierre, que le problème n'a jamais fait rêver par les nuits claires d'août. » Cette filiation peut être d'autant plus assumée qu'elle ne correspond pas toujours seulement à une stratégie pour la reconnaissance littéraire, mais s'enracine dans un rapport affectif aux *Voyages extraordinaires*. Ainsi, le Capitaine Danrit, né en 1855, place en tête de son roman *L'Invasion noire* (1893) une longue dédicace à Jules Verne commençant par ce souvenir : « Lorsque j'étais enfant, vos merveilleux récits me transportaient<sup>54</sup>. » Cette

lecture naïve et enthousiaste motive une relecture, « à l'âge d'homme<sup>55</sup> », qui permet l'analyse des procédés d'écriture et leur imitation dans un nouveau roman.

- 18 Qu'elle soit posée par les écrivains eux-mêmes ou par les critiques, cette filiation est un facteur de valorisation de l'œuvre à double tranchant. D'une part, l'œuvre comparée à Verne bénéficie de sa notoriété et de la sympathie que celui-ci suscite pour les lecteurs. Mais d'autre part, l'auteur risque fort d'être vu comme le « singe » du modèle qu'il imite. C'est un problème classique dans l'histoire des genres au XIX<sup>e</sup> siècle, où la valorisation de la singularité fait de l'inscription dans une lignée générique une possible source de critiques, mais où la compétition féroce pour s'imposer comme romancier favorise, au contraire, la revendication d'un modèle déjà connu et admiré. Ce dilemme que crée l'imitation de Verne vaudra aussi, au début du XX<sup>e</sup> siècle, de façon plus ponctuelle, quand Wells sera devenu un modèle<sup>56</sup>. Peut-on pratiquer un genre romanesque, c'est-à-dire par définition suivre un patron poétique préexistant, tout en étant original ? Le dilemme vaudrait même pour Verne, à en croire le critique des *Annales politiques et littéraires* : « [...] le public est d'humeur inconstante et demande à renouveler ses impressions. Le seul tort de M. Jules Verne est de verser l'excellente matière qu'il a coutume de lui servir dans un moule un peu trop uniforme<sup>57</sup>. » Mais ce problème de l'originalité se pose avant tout pour les « disciples ». Par un tour de force rhétorique, parfois proche du paradoxe, on cherche à concilier la revendication du prestigieux modèle vernien et l'affirmation de l'originalité : *Lectures pour tous* annonce ainsi la publication prochaine de *L'Ether-Alpha* sous un titre qui s'étale sur deux pages, « Un nouveau Jules Verne », tout en notant : « M. Albert Bailly reste toujours personnel, et bien “de son temps”<sup>58</sup>. » Quarante ans auparavant, la même argumentation acrobatique apparaissait sous la plume d'un critique complaisant à l'égard du *Robinson des airs*, de Fortuné Louis Méaulle :

[Les héros du roman] seront promptement populaires dans les jeunes imaginations à l'égal des plus célèbres héros de Jules Verne. M. Méaulle l'égale dans son *Robinson des airs*, sans l'imiter le moins du monde, car on ne saurait rien trouver de plus original que son œuvre et de plus « inédit »<sup>59</sup>.

- 19 S'il est classique, ce problème semble particulièrement important pour le récit d'anticipation, en raison d'une spécificité du genre analysée par Paul Souday en 1914 :

[...] on peut traiter d'une façon extrêmement personnelle et pleinement originale un genre et même un sujet qu'on n'a point inventés. Toutefois, on accordera que le genre dont il s'agit ici se prête moins que, par exemple, la tragédie au développement d'une originalité profonde et indépendante de la donnée, laquelle joue bien en l'espèce le rôle capital<sup>60</sup>.

- 20 Ce « rôle capital » joué par la donnée fournissant l'intrigue pourrait expliquer que l'intérêt suscité aujourd'hui par le récit d'anticipation prenne si souvent la forme d'études thématiques retraçant l'histoire d'un motif, l'enjeu étant de remonter à la source première de celui-ci. L'analyse de Souday peut également sembler confirmée par un type d'argumentation fréquent à l'époque où le genre se développe : pour discuter l'originalité d'un imitateur de Jules Verne, la critique commente, non un traitement formel éventuellement inédit, mais le caractère novateur de l'histoire. C'est là que pêche André Laurie dans *Les Exilés de la Terre*, roman auquel la *Revue scientifique* reproche « la trop grande similitude avec l'un des ouvrages de Jules Verne<sup>61</sup> » :

Certes, M. Jules Verne aurait eu le droit de refaire lui-même, sous une forme un peu différente, son *Voyage à la lune*. Rien de plus original que le *Voyage à la lune* de M. Jules Verne ; mais la répétition de cette œuvre excellente ne peut plus rien avoir d'excellent, ni d'original, et M. Laurie avait peut-être plus de ménagements à garder dans l'imitation qu'il donne<sup>62</sup>.



- 21 À l'inverse, c'est la « donnée toute nouvelle » que vantera une annonce pour *L'Aérobagne* 32 dans *Lectures pour tous* en 1920 : « Une idée que n'avait pas eue Jules Verne<sup>63</sup> ! » L'équation entre généricité vernienne et originalité trouve une résolution particulièrement efficace dans le choix du Capitaine Danrit, selon ses propres mots, « d'appliquer, aux sciences qui dérivent de la guerre, [le] merveilleux procédé<sup>64</sup> » de Verne : l'identité de la méthode et le choix d'un domaine d'application spécifique permettent ainsi à Danrit d'être l'héritier de Jules Verne sans être son imitateur, équilibre que résume la formule de « Jules Verne militaire », récurrente dans la critique<sup>65</sup>.
- 22 La formule nouvelle proposée par Jules Verne a donc incontestablement fait école : le « genre Jules Verne » essaime durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et au-delà. Il reste à savoir ce qu'il recouvre exactement.

### Un genre homogène et complexe

- 23 La définition intensionnelle du « genre Jules Verne » découle naturellement des caractéristiques associées à cet auteur. La description de l'œuvre vernienne est stable dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : les *Voyages extraordinaires* donnent lieu à une interprétation consensuelle. Édité par Jules Hetzel, dont la « Bibliothèque d'éducation et de récréation » s'adresse aux enfants, Jules Verne est naturellement perçu comme un auteur s'adressant à ce public spécifique : dès 1864, un critique peut le présenter comme un des « classiques de la jeunesse<sup>66</sup> ». Ce destinataire détermine les deux autres caractéristiques qui définissent Jules Verne pour tous les critiques : la vulgarisation du savoir scientifique, notamment géographique (Verne est « un des vulgarisateurs les plus aimés des gens du monde<sup>67</sup> ») et l'aventure. Comme le résume *Le Photo-programme* en 1899, Verne propose l'hybridation de deux genres : « roman d'aventure, récit de voyages<sup>68</sup> ». L'écrivain lui-même valide cette description. Interviewé en 1894 par Robert H. Sherard, Verne désigne son œuvre comme du « roman d'aventures<sup>69</sup> » et fait de la vulgarisation son premier objectif :

J'ai écrit *Cinq semaines en ballon* non pas comme une histoire de ballons, mais de l'Afrique. J'ai toujours été fasciné par la géographie et le voyage, et je voulais donner une description romantique de l'Afrique. Or, il n'y avait aucun moyen de faire visiter l'Afrique par mes voyageurs sauf dans un ballon, et voilà pourquoi ce moyen a été utilisé<sup>70</sup>.

- 24 *Last but not least*, la critique commente chez Jules Verne le déploiement de cet imaginaire scientifique qui fonde aujourd'hui pour nous la définition du « récit d'anticipation ». En 1889, on peut lire dans le *Journal de Fourmies* une description du roman vernien dans une présentation<sup>71</sup> de *Sans dessus dessous*, roman qui narre l'audacieux projet du Gun-Club de modifier l'axe de rotation de la Terre, dans l'intention de faire fondre les glaces du Pôle Nord et y permettre ainsi l'exploitation de la houille :

On sait avec quelle prescience Jules Verne pose et résout les questions les plus problématiques et avec quelle habileté scientifique il en tire des conséquences auxquelles, jusqu'alors, le lendemain a toujours donné raison.

*Sans dessus dessous* est un des plus curieux récits qu'ait produits le génie inventif de l'illustre conteur ; en tous cas, en aucune occasion, il ne s'est attaqué à une hypothèse plus hardie. [...] Ce volume [...] est appelé à intéresser autant les savants que les amateurs de littérature aimable et instructive. Sa donnée est bien de nature à déconcerter les imaginations les plus hardies<sup>72</sup>.

- 25 Quelques années plus tard, on retrouve un discours similaire sous la plume cette fois de Georges Renard, auteur d'un article ambitieux sur « La littérature et la science », paru initialement dans la très sérieuse *Nouvelle Revue*, et repris deux ans plus tard dans l'ouvrage *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire* :
- Mentionnerai-je à ce propos ces œuvres qui ont pour but d'amuser en instruisant ou d'instruire en amusant et qui ont pour point de départ quelque vérité scientifique dont l'auteur tire hardiment des conséquences extraordinaires ? Les romans de Jules Verne sont les modèles du genre<sup>73</sup>.
- 26 Ces deux descriptions appellent quelques commentaires. Les histoires racontées par Verne sont construites d'après une double logique d'extrapolation (consistant à tirer les conséquences imaginaires d'une prémisse vraie) et d'hypothèse (consistant à poser une prémisse non avérée dont on tire les déductions logiques) : le lecteur d'aujourd'hui familier du récit d'anticipation reconnaît là une définition qu'on retrouvera sous la plume des théoriciens du genre. Maurice Renard, par exemple, formule également ces deux formes du lien permettant d'unir, dans un raisonnement scientifique, le vrai et l'imaginaire. Ces descriptions peuvent apparaître comme un lointain écho du « roman d'hypothèse » qui consiste à « supposer ce qui n'est pas<sup>74</sup> » ou du roman « merveilleux-scientifique », qui « présent[e] l'aventure d'une science poussée jusqu'à la merveille<sup>75</sup> ». Apparaît également déjà l'idée de l'anticipation, au sens littéral cette fois : ce que Verne a imaginé un jour devient vrai « le lendemain ». Cette idée sera de plus en plus fréquente au fur et à mesure que le temps passera et verra l'apparition d'inventions proches de celles de Verne.
- 27 Cette analyse téléologique, qui nous conduit à voir dans les commentaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les prémisses de la définition spécifique qu'on donnera au récit d'anticipation à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, a l'intérêt de montrer les liens entre ces deux périodes : la définition du récit d'anticipation ne s'appuiera pas sur une réinterprétation complète de l'œuvre vernienne, mais sur la mobilisation ciblée de caractéristiques qu'on y repérait déjà au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle ne doit cependant pas faire négliger le fait que ces liens sont ténus. Si l'on adopte à présent un point de vue historique, nous interdisant d'interpréter ces analyses critiques en dehors de leur contexte immédiat, il apparaît que l'imaginaire scientifique, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est indissociable de la vulgarisation. Dans la description des romans verniens que donne Georges Renard, les œuvres « qui ont pour point de départ quelque vérité scientifique dont l'auteur tire hardiment des conséquences extraordinaires » sont aussi les œuvres « qui ont pour but d'amuser en instruisant ou d'instruire en amusant<sup>76</sup> ». La description de *Sans dessus dessous* mêle aussi indistinctement ces deux idées : entre deux phrases soulignant le caractère inédit de la donnée scientifique au cœur de ce « curieux récit », qui « est bien de nature à déconcerter les imaginations les plus hardies » et illustre le « génie inventif » de Verne, c'est bien la transmission, et non l'invention scientifique, qui est soulignée dans la mention d'un lectorat réunissant « autant les savants que les amateurs de littérature aimable et instructive<sup>77</sup> ».
- 28 Ce qui peut nous apparaître aujourd'hui comme une confusion ou tout du moins une indistinction présentait une cohérence propre aux yeux des lecteurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Que l'imaginaire lui-même soit informé par la science ou que le savoir scientifique accompagne seulement une histoire fictive importe alors peu aux commentateurs : le trait pertinent de l'œuvre réside dans l'association de la fiction (c'est-à-dire de

l'imagination) et de la science, sans qu'on discrimine nettement entre les récits exposant une science réelle et ceux mettant en scène une science imaginaire.

- 29 Le genre représenté par Verne adopte naturellement ces mêmes caractéristiques qu'on analyse dans son œuvre : aventure, public jeune, et association de l'imagination et de la science (telle que la perçoivent les contemporains), c'est-à-dire vulgarisation scientifique et imaginaire scientifique (selon nos critères d'interprétation actuels). Ce dernier critère peut être suffisant : certaines œuvres sont rattachées à Verne en raison uniquement des extrapolations scientifiques qu'elles contiennent. Tel est le cas d'*Alphonsine*, d'Adolphe Belot, roman de mœurs explorant en 1887 la question de la suggestion hypnotique et des crimes qu'elle peut permettre :

À l'instant, j'achève la lecture du dernier roman de M. Adolphe Belot, *Alphonsine*. Et, là encore, je trouve les découvertes de la science utilisées par la littérature et faisant le fonds d'un récit romanesque. Si les lettrés ont été trop longtemps dédaigneux de la science, on pourrait dire que celle-ci se venge noblement. Elle s'impose à eux. Elle devient l'adjuvant principal de l'observation et de l'imagination du conteur. Depuis quelque temps déjà, le fantastique était devenu presque exclusivement scientifique. Tout l'artifice de M. Jules Verne, en effet, consiste à prendre un fait d'observation scientifique et à en tirer, en le poussant à l'extrême, des conclusions qui nous semblent encore miraculeuses. Le roman parisien entre lui-même dans cette voie, encore assez nouvelle pour qu'il y ait quelque intérêt à la signaler<sup>78</sup>.

- 30 Le roman de Belot n'est en rien destiné à la jeunesse – l'« *Alphonsine* » du titre désigne une lesbienne « entretenue par une grande cocotte<sup>79</sup> », victime d'un hypnotiseur qui lui fait commettre un crime par suggestion. Ce n'est pas non plus un roman d'aventures : les critiques contemporains le classent dans le « roman parisien » ou dans le « roman judiciaire<sup>80</sup> ». Seules l'imagination scientifique et les « conclusions [...] miraculeuses » qu'elle propose justifient la comparaison.

- 31 Le même constat peut être fait à propos du recueil *Pour lire en automobile*, que son auteur lui-même, Paul Vibert, compare à Jules Verne dans la préface :

Depuis [de] longues années, mettons depuis la guerre [de 1870] – la date fatidique – si vous voulez, j'avais rêvé d'écrire un certain nombre de nouvelles fantastiques, reposant toutes, ou à peu près, sur une donnée scientifique, continuant ainsi agréablement – pour moi du moins – les traditions d'Hoffmann, d'Edgar Poë [sic] et même parfois du plus moderne Jules Verne<sup>81</sup>.

- 32 Les nouvelles contenues dans le recueil sont marquées par une fantaisie souvent très macabre<sup>82</sup> (justifiant la référence à Poe), parfois grivoise<sup>83</sup>, qui ne peut viser la jeunesse. Les histoires sont minimales, à tel point qu'on hésite parfois à qualifier ces textes à la première personne de récit ou de discours : on est aux antipodes du roman d'aventures avec ses nombreuses péripéties. L'argument de chacun des récits est souvent enté sur l'actualité scientifique, sans que le ton devienne jamais didactique. La comparaison à Verne apparaît donc motivée uniquement par les inventions et les théories fantaisistes qui émaillent nombre de nouvelles<sup>84</sup> : télégraphie inter-astrale, communication avec les Martiens, génération d'un mammoth par fécondation artificielle avec du sperme congelé, homme de la taille d'un microbe<sup>85</sup> ne constituent que quelques exemples de l'imaginaire scientifique que déploie la fantaisie de Vibert.

- 33 Ces deux exemples de Belot et Vibert constituent cependant des exceptions. L'imaginaire scientifique, s'il peut ici ou là être un critère suffisant pour rattacher une œuvre à Jules Verne, ne constitue en rien un critère nécessaire : bien plus souvent, il apparaît comme

un facteur secondaire de rattachement à un genre essentiellement défini par la triade aventure/jeunesse/vulgarisation. Luca Di Gregorio, dans son étude sur les usages génériques du nom de Jules Verne, fait ce constat :

L'accumulation de récits de « voyages extraordinaires » qu'on trouve dans les romans de Verne (et parfois à l'échelle d'un seul roman, comme *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*) induit d'abord une généralité d'explorations scientifiques autour du monde. C'est cet espace de l'aventure mappemonde que désignent l'essentiel des antonomases le convoquant, dont nous ne citons ici que quelques exemples<sup>86</sup>.

- 34 Dans ce sous-genre du roman d'aventures, la science fournit avant tout des connaissances constituant le fondement de l'histoire et offrant l'occasion de développements didactiques dans le récit. L'imaginaire scientifique n'occupe qu'une place secondaire dans la description que les critiques donnent des œuvres : cette caractéristique, qui motive principalement l'intérêt que ces textes suscitent chez les lecteurs aujourd'hui, n'apparaît pas comme un trait particulièrement saillant pour les contemporains. Ainsi, l'aventure est mêlée à l'imaginaire scientifique dans les comptes rendus critiques de *L'Invasion noire* de Danrit, qui y saluent la présence « des aventures et des péripéties à perte de vue et nombre de ces paradoxes scientifiques dont il partage avec Jules Verne le captivant secret<sup>87</sup>. » Surtout, la vulgarisation occupe une place majeure dans les analyses des romans rattachés à Verne. De l'aveu même de son auteur, *L'Invasion noire* vise à « instruire en amusant<sup>88</sup> » ; il en va de même pour *La Guerre de demain*, dont le critique de *L'Intransigeant* note qu'il traite de « questions purement techniques, exposées à la manière de Jules Verne, pour en effacer l'aridité<sup>89</sup>. » C'est la vulgarisation qui peut apparaître comme la première caractéristique du genre défini par les *Voyages extraordinaires*. L'enchaînement des phrases dans ce compte rendu dans *Études* à la fin du siècle est ainsi particulièrement significatif :

Avec *Les Chasseurs d'épaves*, nous entrons dans le roman, genre Jules Verne. M. Georges Price a ramassé dans un récit très plaisant une foule de notions techniques sur les choses de la mer et de la navigation, de l'histoire, de la géographie, de la zoologie, etc., etc. On s'instruit en voyageant en compagnie de maître Siffadault, et on s'amuse ferme<sup>90</sup>.

- 35 La « Causerie bibliographique » de la *Revue scientifique*, en 1888, exprime le même lien étroit entre le genre vernien et la vulgarisation scientifique. Le critique anonyme, tout en regrettant « la trop grande similitude » entre *Les Exilés de la terre* et le *Voyage autour de la lune*, salue dans le roman de Laurie « un livre d'étranges à la fois instructif et amusant<sup>91</sup> » ; deux pages plus loin, il commence un nouveau compte rendu en notant que « *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, par M. L. Bousenard, rentrent dans le genre des ouvrages de vulgarisation scientifique créé par M. Jules Verne<sup>92</sup> ».
- 36 Le « genre de Jules Verne » ne coïncide donc pas exactement avec le récit d'imagination scientifique tel qu'on le définit aujourd'hui, à l'aune de la science-fiction. Si Jules Verne est présenté comme l'inventeur et le modèle de cette littérature fondée sur des « hypothèse[s] [...] hardie[s]<sup>93</sup> » et des « paradoxes scientifiques<sup>94</sup> », il est aussi, et peut-être avant tout, l'emblème d'autres caractéristiques qui peuvent tout à fait exister indépendamment de l'imaginaire scientifique : l'aventure, le didactisme. Ce « genre Jules Verne » est plus large que ce que nous appelons aujourd'hui le « récit d'anticipation » : il intègre des œuvres comme *Les Cinq Sous de Lavarède*, « un grand et vraiment intéressant roman, genre de Jules Verne<sup>95</sup> » selon *Le Figaro*, roman d'aventures géographiques pour la jeunesse ne comportant aucun élément scientifique imaginaire.

37 À l'inverse, des œuvres trop éloignées de ce modèle de livre d'étranges mêlant aventures et vulgarisation ne sont pas regroupées avec les récits de Verne, quand bien même elles seraient elles aussi construites sur des « paradoxes scientifiques ». Si, comme on l'a vu plus haut, des œuvres comme *Alphonsine* et *Pour lire en automobile* étaient rapprochées du modèle vernien, on observe également le cas opposé. Ainsi Rosny, qui gêne Eugène Gilbert dans la classification qu'il propose dans *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*. Sans jamais prétendre établir un rigoureux système générique, Gilbert organise son panorama du roman selon des sous-genres dans lesquels il classe chaque auteur. À cet égard, Rosny pose un problème : Gilbert l'intègre dans le chapitre intitulé « Le roman scientifique », tout en soulignant en quoi il échappe à cette catégorie.

M. J. Verne et la plupart de ses émules [Lamothe, Jean Macé] pourraient figurer à la fois parmi les romanciers *scientifiques*, *exotiques* et *de la jeunesse*, car ils travaillent presque tous pour l'enfance. Tel n'est certes pas le cas de M. J.-H. Rosny<sup>96</sup>.

38 Il apparaît donc que, dans le second XIX<sup>e</sup> siècle, des récits d'anticipation constituent « le genre de Jules Verne », mais que le genre de Verne compte aussi d'autres romans dépourvus d'imaginaire scientifique, et que des romans d'anticipation sont étrangers à ce genre. Le récit d'anticipation, tel que nous l'entendons aujourd'hui, et le genre de Jules Verne pourraient ainsi être figurés par deux cercles qui se chevauchent largement, sans pour autant coïncider complètement.

39 Pour nous qui sommes sensibles à l'unité d'un genre constitué par l'imaginaire scientifique, cette situation générique du second XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par une forte hétérogénéité : il y aurait l'imaginaire scientifique dans le cadre du modèle vernien, et celui qui lui échappe. Cette interprétation, soulignons-le, est foncièrement anachronique. Si les critiques peuvent constater ponctuellement un écart, comme le fait Gilbert avec Rosny, ils ne vont jamais jusqu'à théoriser l'hétérogénéité du genre. Les quelques exceptions que nous avons commentées n'empêchent pas que l'imaginaire scientifique est vu comme la spécialité de Jules Verne et ne remettent pas en cause l'homogénéité globale d'un genre vernien réunissant anticipation, vulgarisation et aventure. En 1886, *Le Figaro* présente *L'Ève future* en des termes qui tranchent avec le discours commun à l'époque : « Chez Brunhoff, un livre étrange de M. Villiers de l'Isle-Adam ; il s'agit d'un roman scientifique, non pas à la façon de Jules Verne, mais à celle d'Edgar Poe<sup>97</sup>. » Il est extrêmement rare de voir formulée, même sous forme d'esquisse, une telle subdivision du genre en deux branches (Verne/Poe) : cette démarche inhabituelle s'explique par le fait que *L'Ève future* est « un livre étrange ».

40 On pourrait s'étonner, dans ce dernier exemple, de voir distingués aussi nettement Jules Verne et Edgar Poe, alors que, comme nous l'avons vu, le premier est régulièrement comparé au second. Il ne s'agit pourtant pas là d'une inconséquence des critiques, mais le résultat de la mobilisation de caractéristiques différentes de Poe dans chaque comparaison : Verne est comparé à l'auteur des *Histoires extraordinaires* pour la rigueur et la logique qu'il manifeste dans la fantaisie ; Villiers peut être présenté comme « l'Edgar Poe français<sup>98</sup> » parce qu'il lui emprunterait ses rêveries métaphysiques et son fantastique macabre<sup>99</sup>. À l'inverse, l'œuvre de Verne, considérée sous cet aspect, n'emprunte plus rien à Poe : « elle ne fait jamais appel au surnaturel ou même à l'illusion du surnaturel. Edgar Poe [...] n'a exercé aucune action sur Jules Verne<sup>100</sup>. » La complexité de l'œuvre de Poe, telle qu'elle est perçue en France, explique que l'écrivain américain puisse ainsi servir d'emblème à des modèles concurrents.

## Le match Verne/Wells

### Histoire d'une polémique

- 41 Le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle est marqué par l'apparition de Wells dans le champ littéraire français, apparition qui vient bouleverser cette stabilité générique. Les romans de Wells faisant la part belle à l'imaginaire scientifique sont publiés à partir de 1895 en Angleterre<sup>101</sup> et traduits dès 1898 en France<sup>102</sup> : de cette date jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il ne passe guère une année sans que soit édité un titre de cet auteur. En particulier, les « scientific romances », ainsi que Wells les appelle, sont régulièrement réédités dans leur traduction française<sup>103</sup>. Le succès de Wells est immédiat et immense. Davray, le premier et principal traducteur des romans de celui-ci, rapporte des années plus tard le souvenir qu'a le physicien Jean Pellerin de « l'impatience avec laquelle la jeunesse universitaire attendait, il y a plus de trente ans, les numéros du *Mercure de France* où paraissaient [s]es versions françaises des premiers romans de Wells<sup>104</sup>. » Une dizaine d'années après l'apparition des livres de Wells en France, J. Vaneuse, un journaliste de *L'Écho du merveilleux*, peut ainsi écrire, en 1914 : « Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne connaisse un ou plusieurs des livres de Wells<sup>105</sup> [...] ». »
- 42 Pour rendre compte de ce nouveau venu dans le paysage littéraire, les critiques recourent massivement à ce procédé très courant – encore aujourd'hui – consistant à caractériser Wells en le comparant à d'autres auteurs, en l'occurrence Jules Verne. La phrase de Vaneuse, citée ci-dessus, se poursuivait naturellement ainsi : « [...] des livres de Wells, aussi passionnants que l'étaient autrefois pour nous, quand nous étions enfants, ceux de Jules Verne<sup>106</sup>. » La comparaison entre Wells et Verne constitue un tel passage obligé pour les critiques qu'elle est elle-même commentée par ces derniers. Dès 1900, Théodore de Wyzewa évoque les « fantaisies scientifiques [de Wells] qui lui ont valu d'être appelé "le Jules Verne anglais"<sup>107</sup> ». Cette appellation, ou celle de « Jules Verne de l'Angleterre<sup>108</sup> », induit une comparaison qui fournit matière à discuter pour le critique dans tout le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Encore en 1928, Charles Chassé y consacre une partie de son article sur le centenaire de Verne : « Il me faut bien tenter un parallèle entre les deux écrivains puisque, pour la commodité de la conversation, on a pris l'habitude, des deux côtés du détroit, d'appeler Jules Verne le Wells français et Wells le Jules Verne anglais<sup>109</sup>. »
- 43 Mais cette comparaison entre les deux écrivains revêt d'emblée un caractère polémique. La comparaison entraîne immédiatement une hiérarchisation. Dès 1904, Augustin Filon note que Wells a été considéré « d'abord [...] comme un disciple, puis comme un rival<sup>110</sup> » de Verne. Rares sont les critiques qui refusent de s'engager dans cette compétition littéraire. En 1905, Gaston Deschamps, présentant à la jeunesse une synthèse sur « La littérature fantastique et terrible » dans *Je sais tout*, distribue équitablement les bons points entre les deux écrivains : « Les hypothèses de Wells dépassent en hardiesse la plupart des hypothèses, pourtant si audacieuses, où se déployait si brillamment, la verve narrative de Jules Verne<sup>111</sup>. » Cette neutralité qui convient à une revue généraliste, en quête de consensus, est rare. En effet, la comparaison s'opère le plus souvent au profit de Wells. « Pauvre Jules Verne<sup>112</sup> !... », s'exclame Pierre de Saint-Prix en 1928, fustigeant les critiques qui expriment massivement leur préférence pour Wells. Dès 1904, ainsi que le rapporte Frank Blunt, l'écrivain anglais prépare l'insertion dans la *Fortnightly Review* et le *Macmillan's Magazine* d'une brochure intitulée « H.-G. Wells et la Critique française »

compilant tous les comptes rendus élogieux<sup>113</sup>. Wells est « bien supérieur à Jules Verne<sup>114</sup> », c'est « un Jules Verne mieux informé, d'une fantaisie plus puissante, et philosophe<sup>115</sup> », il est « plus et mieux qu'un "Jules Verne anglais"<sup>116</sup> » : dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, le *Mercure de France*, *La Revue de Paris* ou la *Revue des deux mondes* s'accordent pour louer Wells au détriment de Verne. D'abord formulé dans les cercles prestigieux des grands revues littéraires, ce verdict tranché se diffuse pour devenir un lieu commun : quand, en 1926, André Levinson se hasarde à défendre l'opinion inverse dans *Comœdia*, sa préférence pour Verne fournit le titre de l'article, formulé comme une prudente hypothèse : « Jules Verne l'emporterait-il sur Wells<sup>117</sup> ? »

- 44 La préférence affirmée très nettement pour Wells par les grandes instances critiques entraîne une réaction de la part d'autres commentateurs. Verne a pour lui quelques champions. Dès 1905, Ernest-Charles, dans la *Revue politique et littéraire*, s'agace de cet engouement massif pour l'écrivain anglais et rappelle que la valeur de Wells vient en grande partie du talent de son traducteur<sup>118</sup>. Vingt ans plus tard, Paul Mathieux défend ardemment Verne dans *La Presse*, où il dénonce « l'infériorité absolue, lamentable, de l'écrivain britannique dans sa manière d'accommoder le sujet pris à notre admirable conteur<sup>119</sup> ». Deux ans après, il revient à la charge dans *L'Action française*, le centenaire de la naissance de Verne fournissant une nouvelle occasion de louanges :

On l'a souvent comparé à l'Anglais H.-G. Wells, et il s'est même trouvé des critiques pour déclarer que celui-ci était supérieur à l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Quelle injustice et quelle erreur ! Wells, dans ses romans les plus connus et réputés les meilleurs, n'est que l'imitateur de notre Jules Verne<sup>120</sup>.

- 45 Ce sont surtout deux événements qui suscitent dans la critique une défense de Verne contre les assauts des partisans de Wells. La mort de Verne, en 1905, incite non seulement les critiques à tempérer leur acrimonie, mais offre en plus aux lecteurs passionnés des *Voyages extraordinaires* une occasion de défendre avec ferveur la réputation de l'écrivain. On peut lire alors des éloges hyperboliques de Jules Verne dans *La Revue hebdomadaire* (« syllabes que nous devons prononcer avec respect et attendrissement<sup>121</sup> », écrit Jules Bertaut à propos du nom de Verne) ou dans *Le Temps* : André Laurie n'hésite pas à y affirmer que l'Académie française « s'est amoindrie elle-même » « en n'offrant pas un de ses fauteuils à Jules Verne<sup>122</sup> » et il compare Verne à Cervantès, à Balzac, et à la Bible. Si Wells n'est pas cité, André Laurie vise directement dans son article les critiques qui exprimaient leur prédilection pour celui-ci : son succès, le caractère moral de son œuvre, son jeune public ont fait de Verne la victime du mépris de l'élite. « Beaucoup de gens qui écrivent dans une langue apocalyptique des choses que personne ne lit sont allés disant : c'est un auteur pour livre de prix<sup>123</sup> ! »
- 46 L'autre facteur influant sur la comparaison entre Wells et Verne est l'évolution de l'œuvre même de Wells. Si le pessimisme de l'auteur anglais au tout début du siècle pouvait motiver les jugements favorables des critiques qui appréciaient de voir « railler le progrès<sup>124</sup> » et dénoncer, en « philosophe désabusé », « la faillite de la science<sup>125</sup> », l'infléchissement de sa pensée vers un plus grand optimisme suscite à l'inverse les réserves d'un critique comme André Levinson, qui regrette que « M. Wells tien[ne] boutique de certitudes<sup>126</sup> », et le compare à Homais.

## Les critères de hiérarchisation des auteurs

- 47 Dans la masse des discours critiques, on peut dégager trois critères ordonnant la hiérarchisation des deux auteurs. Le dialogue entre les critiques est assuré par l'importance commune qu'ils accordent à ces critères : la place dans le genre, la nationalité, le public visé. Mais des interprétations et des valeurs divergentes nourrissent la polémique et rendent un accord impossible.
- 48 Le premier critère d'évaluation concerne la place de chaque auteur dans le genre qu'ils pratiquent. La primauté d'un écrivain peut être établie selon deux logiques concurrentes : il peut être le premier dans l'ordre de la valeur ou dans celui de la chronologie. Privilégier la première logique conduit à accorder la primauté à Wells ; si l'on valorise au contraire la seconde, c'est alors Verne qui l'emporte sur Wells.
- 49 En effet, Verne est premier dans l'ordre chronologique : ce rapport temporel fait de Wells un « imitateur de Jules Verne<sup>127</sup> », « un romancier-prophète de l'école des Jules Verne<sup>128</sup> », un écrivain qui « procède directement de<sup>129</sup> » l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Mais cette primauté de Verne peut se retourner contre lui : de même que le brouillon précède naturellement le chef-d'œuvre, les romans de Verne n'auraient fait qu'esquisser une nouvelle voie à laquelle Wells aurait donné sa forme achevée. En 1904, Gustave Kahn développe cette métaphore dans *La Nouvelle Revue* :
- [...] que le point de départ de Verne ait été pour quelque chose dans l'élan de Wells, nous n'en doutons pas. Montrer la possibilité d'une chose, en art, c'est exactement l'ébaucher. Indiquer la route, c'est beaucoup. Mais cette route entrevue, bien souvent les artistes français ne la suivent point et laissent aux écrivains du dehors le soin de pousser leurs tâtonnements et d'aller jusqu'au bout de la découverte et de l'aventure<sup>130</sup>.
- 50 La qualité – réelle – reconnue à Jules Verne est toute relative : la métaphore de la route permet d'inverser la hiérarchie entre le maître et le disciple. L'antériorité de Jules Verne n'empêche donc pas que Wells lui est supérieur : Verne n'aura été finalement qu'« un incitateur » pour ses successeurs, « qui se sont inspirés de son œuvre en cherchant à la dépasser<sup>131</sup> », écrit Matthey en 1915. Six ans après, Pierrefeu note de même que Wells « a élargi, approfondi la formule de Jules Verne<sup>132</sup> » ; encore en 1930, on peut lire que Verne « a été facilement dépassé<sup>133</sup> ».
- 51 Relevant de deux logiques distinctes, les deux arguments peuvent se répondre indéfiniment. Aussi trouve-t-on de nouvelles formulations d'une défense de Verne, qui intègrent cette idée d'une plus grande valeur de l'œuvre de Wells, mais réaffirment la primauté du critère de l'antériorité. Deux ans après l'article de Kahn, Jean-Aubry reprend la métaphore de la route, mais pour lui donner une signification inverse : tout en reconnaissant « à Jules Verne la priorité dans l'intuition du roman scientifique », Jean-Aubry note que « s[i] Verne] n'a pas tracé les voies du véritable roman scientifique, il en a du moins indiqué la possibilité, il en a fourni des indices, qu'il y aurait toute injustice à vouloir méconnaître<sup>134</sup>. » Quelques mois auparavant, Jules Bois propose une argumentation très similaire, mais dans une formulation plus vigoureuse : « De ce que Jules Verne, selon lui, “ne nous a jamais fait penser”, [Augustin Filon] en conclut que l'élève est supérieur au maître. Il a raison, mais, sans le maître, l'élève aurait-il existé<sup>135</sup> ? »



- 52 Ce débat – insoluble, puisqu’il repose sur deux logiques de reconnaissance opposées – est compliqué par des questions idéologiques. En comparant Verne et Wells, on juge un écrivain français et un auteur anglais : cette question de la nationalité constitue un enjeu du match Verne/Wells et trouve des résolutions diverses selon les critiques.
- 53 Le patriotisme conduit naturellement les critiques à préférer Verne. On ne s’étonnera pas de lire dans *L’Action française* une défense virulente de l’écrivain français<sup>136</sup>. Mais le critère national intervient dans bien d’autres analyses. Il peut se combiner avec l’argument de l’antériorité : ainsi, tout en admettant que « Wells [soit] lui-même un “géant” si l’on veut », Jules Bois écrit un article, en 1906, pour « démontrer [...] que Wells doit à des Français la plus grande part de ses inventions et même de ses formules littéraires », qu’il « est le fils d’autres géants qui l’ont précédé, [...] et que ces “géants” de la première heure étaient des Français<sup>137</sup>. » L’éloge de Verne que propose Jules Bertaut s’appuie sur les qualités typiquement françaises de l’écrivain nantais : son goût de la vraisemblance (« ce sentiment de la réalité si chère [sic] pour un Français<sup>138</sup> »), ses personnages (« une création toute française<sup>139</sup> »), son « imagination essentiellement française », bien supérieure à « l’imagination anglaise, précise et claire pourtant, celle-là aussi, mais trop sèche, trop mathématique, trop déductive<sup>140</sup> ».
- 54 Cet éloge de Verne à l’aune du patriotisme est cependant relativement rare. Il semble en fait d’autant plus virulent qu’il répond à une tendance inverse, plus nettement affirmée, consistant à dénigrer les spécificités françaises. Les modèles français de Wells cités par Jules Bois constituaient ainsi une réponse à un article légèrement antérieur de Jean Lionnet, où Wells était présenté comme l’inventeur d’un genre difficile à imiter pour un esprit français :
- [...] la grande difficulté que rencontrerait en France le développement de ce genre, où, malgré tout, l’imagination prédomine, ce serait la tradition si raisonnable – j’écrirais volontiers rationaliste – de notre littérature. Nous aimons la logique ordinaire, le sens commun, même étroit, plus que l’originalité<sup>141</sup>.
- 55 La qualité française de la vraisemblance soulignée par Bertaut devient ici un défaut d’imagination. Non seulement Verne n’est plus considéré comme le modèle de Wells (il lui est trop inférieur pour lui être comparé, selon Lionnet), mais les écrivains français seraient à peine capables d’imiter Wells. Cette autocritique impitoyable n’est pas dénuée de snobisme : dans les cercles de l’avant-garde, il est de bon ton de surjouer la xénophilie. Dans un article contemporain de celui de Lionnet, Gustave Kahn déplore comme lui « la timidité monstrueuse de notre esthétique », le goût français pour « le juste milieu », « le rêve terre à terre », et fait le constat sans nuances de l’infériorité des écrivains français : « À Kipling et à Wells nous avons à objecter Jules Verne<sup>142</sup>. » De même, Rachilde écrit dans le *Mercure de France* que « Jules Verne serait génial, s’il n’écrivait pas pour des Français<sup>143</sup>. »
- 56 Cette critique, pour des raisons nationales, de Verne, suscite en retour une défense de l’écrivain français, moins par patriotisme que par refus de l’anti-patriotisme. « Ne méconnaissons pas l’amusant Jules Verne, sous ce prétexte commode qu’il est Français », écrit Ernest-Charles peu après les articles de Lionnet et Kahn cités plus haut. Bien plus tard, en 1928, Gaston Chereau répond à l’enquête de Saint-Prix, « Que devons-nous à Jules Verne ? » en proposant cette analyse rétrospective : « Un autre que lui a été mis à la première place du genre qu’il a créé ? C’est nous, Français, qui l’y avons installé parce que nous préférons toujours reconnaître à un étranger le génie que nous discutons à l’un des nôtres<sup>144</sup>. » Ces deux questions de la place dans le genre et de la nationalité illustrent la

façon dont le débat s'enferme dans une impasse dès lors que ses acteurs se réfèrent à des valeurs concurrentes.

- 57 Un dernier paramètre crucial dans le match entre Verne et Wells concerne la différence des lectorats visés par l'un et l'autre romanciers. Contrairement à Verne, Wells n'est pas un auteur pour la jeunesse : cette différence majeure est soulignée par plusieurs critiques qui notent que « Wells écrit pour les grandes personnes<sup>145</sup> », que ses « fortes idées [...] ne s'adressent plus à des enfants, mais à des hommes<sup>146</sup> » ou qu'il « est le Jules Verne “des enfants, qui ont fait leur philosophie et résolu les équations du troisième degré, de ceux même qui ont des cheveux gris et de fausses dents<sup>147</sup>.” »
- 58 Sans doute ce classement est-il pour une part le fruit de contingences. Rappelons qu'au début de sa carrière, dans les années 1860, Jules Verne était présenté comme un auteur de littérature générale, dont les romans étaient écrits « pour les enfants et les gens du monde<sup>148</sup> », bref pour « tout le monde<sup>149</sup> » – l'édition, aujourd'hui, des *Voyages extraordinaires* dans des collections aussi différentes que la Bibliothèque de la Pléiade et Folio junior nous fait d'ailleurs renouer avec cette première lecture. À l'inverse, ainsi que le rappelle Augustin Filon, « les livres de M. Wells allèrent d'abord aux enfants<sup>150</sup> », lors de leur première parution à Londres. En France, une enquête menée en 1926 dans la bibliothèque « L'Heure joyeuse » fait apparaître, parmi les romans lus par les enfants de plus de dix ans, aussi bien *L'Homme invisible*, de Wells, que *Mathias Sandorf*, de Jules Verne<sup>151</sup>. Mais ces flottements possibles dans le classement des auteurs ne sont pas sentis au début du xx<sup>e</sup> siècle. Le contexte éditorial impose une interprétation qui fait entièrement consensus : l'écrivain édité par Hetzel est évidemment un romancier pour la jeunesse, l'auteur anglais qui paraît au *Mercure de France* appartient naturellement à la littérature générale.
- 59 Or, il est tout aussi évident pour les critiques que la littérature pour la jeunesse est inférieure à la littérature générale. Cette hiérarchie (qui perdure aujourd'hui) revêt une telle valeur d'évidence qu'elle n'est pas explicitement formulée. Mais on la décèle dans des discours qui l'expriment de façon détournée. Ainsi, en 1888, le critique des *Exilés de la Terre* écrit, après avoir exprimé ses réserves quant à l'originalité du roman : « Voici pour la critique. Mais nous devons, après ces dures observations, auxquelles les auteurs de livres d'étrennes sont peu habitués, louer sans réserve le talent de M. Laurie<sup>152</sup>. » Une attitude très similaire peut être observée en 1900, quand Georges Renard, après avoir reproché à ces livres de mêler « le vrai et le faux [...] d'une façon inextricable », s'excuse de sa sévérité en concluant : « Il ne faut pas être trop sévère pour des livres, d'ailleurs si magnifiquement dorés et reliés, dont l'apparition fut une fête dans la vie d'une multitude de petits hommes et de futures femmes<sup>153</sup>. » En s'excusant ainsi d'avoir dérogé à la règle implicite selon laquelle on ne doit pas juger trop durement ces livres, les critiques illustrent par la négative l'adage « qui aime bien châtie bien ». Leur indulgence signale bien plus que leurs réserves la place inférieure qu'on attribue à la littérature pour la jeunesse dans l'échelle littéraire.
- 60 De tout cela, il découle naturellement que Jules Verne est un auteur peu estimé : ainsi que le note Jules Bois en 1906, il « n'a jamais obtenu ses lettres de grande naturalisation dans le monde des artistes<sup>154</sup> ». Le jugement contemporain de Jean Lionnet confirme que le constat de Bois est juste : « il ne faut pas croire que ses ouvrages appartiennent à la littérature<sup>155</sup>. » Jules Verne, lui-même, déclarait à Robert H. Sherard en 1894 : « “Le plus grand regret de ma vie est de n'avoir jamais pris de place dans la littérature française<sup>156</sup>.” » Cette situation n'évolue pas dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle et sanctionne

l'infériorité de Verne par rapport à Wells. « Pauvre Jules Verne ! [...] Les écrivains, les savants, les poètes et les philosophes ne le revendiqueront jamais comme un des leurs<sup>157</sup> ... » Dans les années 1920, ce constat mélancolique de Pierre de Saint-Prix motive l'enquête qu'il mène dans *L'Intransigeant*, où il demande à des écrivains et des scientifiques, « Que devez-vous à Jules Verne ? ». Las, les réponses confirment souvent le constat initial, comme celle de Pierre Mac Orlan qui écrit que « Jules Verne [...] n'était pas un artiste<sup>158</sup> ».

- 61 Certes, quelques critiques tentent d'extraire Jules Verne de ce secteur dévalorisé qu'est la littérature jeunesse : en 1915, un critique de *L'Humanité* souligne par exemple que Jules Verne « a commencé par les collégiens et maintenant tout le monde le lit<sup>159</sup>. » Mais cette stratégie est assurément la pire qu'on puisse imaginer pour qui voudrait revaloriser l'œuvre de Verne. En effet, la virulence des critiques à l'égard de Verne trouve justement sa source dans une nouvelle façon de lire Verne, induite par la comparaison avec Wells. La valeur relative de Verne, au sein du cadre de la littérature pour la jeunesse, est jugée immense ; mais ce cadre étant lui-même fort peu valorisé, la valeur absolue de Verne est très faible. Or le parallèle avec Wells, qui est lui-même situé dans la littérature générale, invite les critiques à juger cette valeur absolue. C'est cette lecture de Verne hors du cadre d'évaluation propre à la littérature de jeunesse qui motive les critiques les plus dures. Des critiques comme Jean Lionnet et Gustave Kahn expriment ainsi une certaine sympathie pour Verne, en tant que romancier pour la jeunesse : Lionnet estime que Verne « a rendu de vrais services à la jeunesse française en lui inspirant l'énergie et en lui donnant [...] des leçons de curiosité<sup>160</sup> » ; Gustave Kahn écrit qu'« [e]n soi, le livre de Jules Verne n'est point sans qualité<sup>161</sup> ». Ces concessions faites au mérite propre de la littérature jeunesse, les deux critiques deviennent impitoyables dès lors qu'il s'agit de juger Verne comme un équivalent possible de Wells : « Mais que c'est peu à côté du développement dans l'utopie d'un Wells<sup>162</sup> », écrit Kahn.
- 62 Dès lors que les critiques ne prennent plus en compte une hiérarchie des genres, fondée sur l'adéquation de la poétique au public visé, toutes les qualités du romancier pour la jeunesse deviennent des insuffisances. Ainsi, le talent si souvent loué de Verne pour associer éducation et récréation devient sous la plume de Lionnet et Kahn de « longues pages de médiocre vulgarisation scientifique<sup>163</sup> », qui est « insuffisant[e] au point de n'avoir pas d'importance<sup>164</sup> ». La dimension philosophique, naturellement absente des *Voyages extraordinaires*, apparaît comme une lacune dès lors que l'on compare Verne à Wells : « Mais Jules Verne vous a-t-il jamais fait penser ? Je crois que la réponse sera négative<sup>165</sup>. » Avant l'apparition de Wells, la question ne se posait pas : l'œuvre de Verne ne peut que pâtir d'être lue hors de son cadre interprétatif naturel. Ce nouveau contexte de lecture rend également frappante « la langue, si plate, si souvent incorrecte, si "journalistique" en un mot<sup>166</sup> » de Verne, dont tous les critiques condamnent le style. À l'inverse, la réputation de Wells gagne à cette comparaison, qui motive pour une bonne part son succès en France : après des décennies de *Voyages extraordinaires*, on salue avec admiration cet écrivain dont l'« imagination ne s'exerce pas seulement dans le domaine des aventures merveilleuses, [mais] se teinte aussi de philosophie, de morale, de sociologie et de science<sup>167</sup>. » Quant au style de Wells, c'est peut-être le contrepoint vernien qui permet à la critique de ne pas remarquer, comme le fait Frank Blunt, que « M. Wells n'a aucun souci de l'écriture<sup>168</sup> » : tous les critiques s'accordent à juger que Verne est « moins doué comme écrivain<sup>169</sup> » que Wells, et cette hiérarchie tient lieu d'analyse stylistique.

63 Les personnages de Jules Verne souffrent également d'être jugés avec les critères d'évaluation adoptés pour la littérature générale. « [L]e gai Français, l'Anglais baroque et incommode et le sympathique Peau-Rouge effectuent les plus jolis chassés-croisés<sup>170</sup> » : cette description, qui aurait pu constituer un éloge de Verne dans un compte rendu de livres d'étrennes, est frappée du sceau de l'ironie dans l'article de Gustave Kahn, en 1904. Comparés à ceux de Wells, « [l]es personnages [de Verne] semblent à peine des figurants<sup>171</sup> ». Pour défendre les personnages de Verne, Jules Bertaut insiste au contraire constamment sur leur appartenance au cadre générique de la littérature pour la jeunesse. Aussi peut-il louer ces « types invariables, pas trop conventionnels, *qui se pourraient graver dans les jeunes cerveaux* en traits nets, précis, définitifs<sup>172</sup> », qui « ne sont pas moins expressifs » que les types créés par Balzac ou Sue même « s'ils sont plus simples, *plus à la portée immédiate de cerveaux jeunes*<sup>173</sup> », avant de conclure :

Et je ne me dissimule pas tout ce que ces types ont de conventionnel et parfois même de puéril, mais n'oublions pas précisément que Jules Verne écrit surtout pour des enfants et qu'il leur crée un monde à leur portée, un monde où ils puissent se reconnaître [...]<sup>174</sup>.

64 Dès lors, un seul moyen pourrait permettre que Jules Verne soit jugé l'égal de Wells : non pas l'arracher au domaine de la littérature pour la jeunesse dont toutes les exigences fondent la valeur de son œuvre, mais revaloriser celui-ci en lui donnant une place plus élevée dans la hiérarchie littéraire. Les caractéristiques de cette littérature sont pour la plupart dénigrées selon un ordre de valeur absolue (par exemple, vulgarisation ou simplicité des personnages), sauf une : la morale. La plupart des critiques louent Verne de donner à ses lecteurs « un exemple d'énergie<sup>175</sup> » : sur ce point, détracteurs de Verne et partisans se rejoignent. C'est pourquoi les seconds, comme André Laurie, insistent sur le fait « qu'il [ne soit] jamais rien tombé de sa plume qui ne soit sain, substantiel et pur<sup>176</sup> ». Mais la rupture consommée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle entre morale et littérature fait de cette idée un argument mineur insuffisant pour revaloriser la littérature enfantine. Son appartenance à ce secteur éditorial cantonne Jules Verne aux degrés inférieurs de la hiérarchie littéraire.

## Après Wells : l'institutionnalisation d'un genre hétérogène

### L'émergence d'une nouvelle conscience générique

65 En dépit de quelques divergences fortes dans les valeurs permettant de juger les œuvres, l'analyse des critères ordonnant la hiérarchisation des deux auteurs fait apparaître un consensus critique dans les interprétations données. À un autre niveau, cependant, le discours critique est émaillé de contradictions frappantes. Nous en donnerons deux exemples.

66 Verne et Wells peuvent être parfaitement assimilés l'un à l'autre par certains critiques : en 1904, on présente Wells comme un « nouveau Jules Verne » et on désigne ses œuvres comme des « romans d'aventures scientifiques<sup>177</sup> », description directement héritée des *Voyages extraordinaires*. Mais en ce même début du XX<sup>e</sup> siècle, on trouve sous la plume de Wyzewa cette assertion définitive : « l'œuvre de M. Wells n'a jamais eu rien de commun avec celle de M. Jules Verne<sup>178</sup>. »

- 67 Par ailleurs, la publication de *La Force mystérieuse*, en 1914, donne lieu à des comptes rendus offrant des jugements totalement opposés sur la chronologie du genre pratiqué par Rosny aîné : tandis qu'Émile Borel fait de Rosny aîné « le premier représentant authentique d'un genre nouveau, que l'on peut appeler le merveilleux scientifique<sup>179</sup> », Armand Praviel s'exclame, au contraire, « depuis Edgar Poë, et même notre Jules Verne, combien d'auteurs ont travaillé les mêmes thèmes<sup>180</sup> ! »
- 68 Ces points de désaccord entre les critiques ne concernent plus, comme on l'a vu précédemment, la question de la hiérarchie entre Verne et Wells, mais ils illustrent un autre enjeu de la comparaison, crucial pour la définition du genre : la question de l'identité et de l'altérité dans l'analyse de ces deux auteurs. Les jugements contradictoires qui viennent d'être cités illustrent les deux positions extrêmes : certains, comme Wyzewa, jugent l'altérité absolue entre Verne et Wells, ce qui conduit logiquement à voir dans le genre illustré par Wells un genre neuf ; d'autres, à l'inverse, jugent comme un trait pertinent l'identité des auteurs et procèdent donc à leur assimilation.
- 69 Ce jugement constitue l'enjeu crucial du match Verne/Wells, davantage que celle de la hiérarchie : quand Henry-D. Davray regrette, en parlant de Wells, que « [l]es esprits superficiels et ignorants n'y voient que du Jules Verne en mieux<sup>181</sup> », il rappelle que ce qui pose problème dans la comparaison entre Verne et Wells n'est pas l'idée qu'on pourrait contester à Wells sa primauté, mais la comparaison elle-même. Verne et Wells sont-ils semblables ou différents ? Cette question joue un rôle capital dans la définition de ce genre fondé sur l'imaginaire scientifique dont nous suivons ici la trace dans les discours critiques. Les débats sur ce qui rapproche et ce qui sépare Wells et Verne contribuent en effet à institutionnaliser le genre de l'anticipation, tout en le rendant immédiatement problématique : si les points communs entre Wells et Verne conduisent les critiques à identifier un genre cohérent réunissant leurs œuvres, les différences majeures entre les deux écrivains ajoutent immédiatement à cette définition du genre un indispensable corollaire, son irréductible hétérogénéité. « Wells était un Jules Verne, assurément, mais un Jules Verne qui voulait faire tout autre chose que ce qu'avait fait Jules Verne et qui, effectivement, le faisait. Ô vertu des comparaisons<sup>182</sup> ! » La contradiction n'a donc pas à être résolue, l'identité se combinant aisément avec l'altérité, ce que résume Augustin Filon dans l'exclamation que lui inspire la formule décrivant Wells comme « un Jules Verne anglais » : « Eh bien, c'est cela et ce n'est pas du tout cela<sup>183</sup> ! » Cette combinaison de similarités fortes et de singularités constitue précisément le fonctionnement fondamental d'un genre romanesque.
- 70 Dans la comparaison qu'ils dressent entre Verne et Wells, les critiques notent souvent la similitude entre les deux écrivains, la jugent superficielle et soulignent au contraire les différences. Celles-ci, comme on l'a vu, détermineront l'évaluation des auteurs et leur hiérarchisation. Ce parcours argumentatif, pertinent dans la perspective de l'analyse monographique à laquelle invite le cadre du compte rendu, doit être inversé si l'on s'intéresse, non à la singularité de chaque auteur, mais à la perception d'un genre. Plus les critiques notent en effet les différences qui séparent Wells et Verne, plus leur discours met à nu le critère définitoire fondamental du genre. Ainsi, Ernest-Charles ne manque pas de critiquer la comparaison entre Verne et Wells en rappelant qu'il y a entre les deux auteurs seulement « de médiocres ressemblances<sup>184</sup> », des « [r]essemblances superficielles qui ne s'affirmèrent que par les différences profondes<sup>185</sup> ». Mais en formulant ces ressemblances, il offre une définition du genre réunissant ces deux « romancier[s] fantastique[s] du merveilleux scientifique<sup>186</sup> ».

Nous avons pris l'initiative chez nous de comparer Jules Verne à Wells. Nous avons vu en lui un conteur à l'imagination aussi fertile que celle de Jules Verne, aux concepts et aux rêves aussi amusants [...] Nous avons vu en lui un de ces romanciers-prophètes qui s'attachent à pressentir avec verve ce que sera l'humanité future, quand les progrès scientifiques qui sont actuellement en germe seront accomplis<sup>187</sup>.

- 71 L'identification de cette caractéristique commune qu'est l'anticipation apparaît également dans l'analyse du critique de *L'Écho du merveilleux*, en 1914 :

Usant du même procédé que Jules Verne, [Wells] cherche à devancer l'ingéniosité des hommes dans le domaine de l'invention et il crée toutes sortes de machines qui pourront exister dans les temps futurs mais qui, pour le moment, sont encore considérées comme irréalisables<sup>188</sup>.

- 72 Tout comme Ernest-Charles, Marcel Réja vise de toute évidence à distinguer les auteurs, mais révèle, au détour d'une concession, quel trait commun est perçu entre les œuvres de Verne et Wells :

Le Wells n'est pas plus du Jules Verne que de l'Edgar Poë [sic]. C'est du Wells et rien autre chose. Certes il y a chez lui, constante, une préoccupation de divagations scientifiques : mais ce n'est là qu'une constatation assez superficielle : c'est ailleurs que gît l'âme de la composition<sup>189</sup>.

- 73 Cette « préoccupation de divagations scientifiques » est précisément le trait qui pourra fonder une définition générique. La même année, dans la *Revue des deux mondes*, Augustin Filon propose une autre déclinaison du rapport entre science et imaginaire<sup>190</sup> susceptible de définir un genre : les romans de Wells « sont le développement rigoureusement logique d'une idée qui appartient au domaine des possibilités scientifiques. C'est ce qui a fait considérer d'abord M. Wells comme un disciple, puis comme un rival de notre célèbre compatriote [Verne]<sup>191</sup> ».

- 74 L'unité générique, si elle est souvent minimisée par les critiques du début du siècle qui souhaitent au contraire insister sur la singularité de Wells, est suffisamment importante pour s'imposer dans le discours critique. Le nom du genre que nous appelons aujourd'hui « récit d'anticipation » varie d'un critique à l'autre, voire au sein même d'une œuvre critique<sup>192</sup> ; en revanche, il est une désignation par périphrase qui reste remarquablement stable : le « genre de Verne et Wells ». Dès 1905, Rachilde évoque par préterition les deux écrivains au sujet d'*Au pays de l'harmonie* de Georges Delbruck (« Ne rappelons ni Jules Verne ni Wells à son sujet<sup>193</sup>. »). L'emploi de ces deux noms pour caractériser un genre aux dénominations variables est récurrent dans les années 1920 et 1930. En 1927, *Le Démon des bateaux sans vie* d'Yves Dartois est présenté comme « [u]n roman d'aventures scientifiques, cocktail où se mêle du Jules Verne, du Wells et un peu de Conan Doyle<sup>194</sup> » ; en 1931, le critique des *Nouvelles littéraires* écrit à propos de Gustave Le Rouge que « la littérature d'anticipation scientifique compte en lui un maître de la classe de Jules Verne, de H.-G. Wells<sup>195</sup> » ; en 1937 des « rayons de la mort » rappellent au rédacteur du *Petit Journal* « beaucoup d'histoires merveilleuses, à la manière de Jules Verne ou de H. G. Wells<sup>196</sup> » ; l'année suivante, on commente la parution de *L'Homme élastique* de Jacques Spitz en remarquant que « La collection "Les Romans fantastiques" veut remettre en faveur un genre qui fit la renommée de Jules Verne et de Wells<sup>197</sup> » ; encore en 1941, *Le Manuscrit Hopkins* de R. C. Sherriff est présenté comme un « roman fantastique à la manière de Jules Verne et surtout de Wells<sup>198</sup> ». Les deux noms de Verne et Wells constituent donc la définition extensionnelle à partir de laquelle on peut nommer le genre.

- 75 La comparaison des deux auteurs fait ainsi émerger une nouvelle conscience générique. Leurs différences rendent paradoxalement d'autant plus sensible la similitude qui impose la comparaison et font considérer l'imaginaire scientifique comme une donnée susceptible de constituer le principal critère définitoire d'un genre. On observe donc avec l'irruption de Wells dans le champ littéraire français une inversion de l'interprétation générique qui était donnée avant des romans de Verne. Il est évident que Verne est utilisé par les critiques comme un étalon permettant de lire et d'évaluer l'œuvre de Wells ; mais la réciproque est vraie : la comparaison à Wells influe rétroactivement sur la lecture qu'on fait des *Voyages extraordinaires*, en conduisant à isoler ce qu'ils ont de commun avec les romans de l'Anglais, c'est-à-dire l'imaginaire scientifique.
- 76 Cette nouvelle lecture conduit à redéfinir « le genre de Jules Verne » que nous avons décrit précédemment : ce genre vernien, qui mêlait inextricablement imaginaire scientifique, aventure et vulgarisation, est à présent défini exclusivement par la première de ces trois caractéristiques. Les « nouveaux Jules Verne » des années 1920 et 1930 doivent ainsi leur titre à leur talent dans l'extrapolation scientifique. En 1929, l'annonce pour la publication de *L'Éther-Alpha* dans *Lectures pour tous*, qui présente Albert Bailly comme « un nouveau Jules Verne », met en exergue cette dimension du roman : « S'attaquant avec audace aux problèmes les plus ardues qu'essaie de résoudre la science moderne, le jeune auteur a réussi à écrire un roman passionnant avec les hypothèses actuelles sur l'éther, l'atome, la désintégration de la matière<sup>199</sup> [...] ». En 1936, Yves Constantin peut être qualifié de « nouveau Jules Verne » pour *La Liquidation du monde*, qui n'a pourtant rien d'un roman pour la jeunesse, car, selon le critique de *L'Association médicale*, il « a franchi dans son livre la limite qui sépare le réel du merveilleux et, nouveau Jules Verne, il a supposé réalisés dans toutes leurs conséquences les résultats de la greffe humaine appliquée à toute l'humanité<sup>200</sup> ». Cette dissociation de l'imaginaire scientifique et de la vulgarisation dans la définition du genre est encore renforcée, bien sûr, par l'évolution du genre lui-même, d'où la vulgarisation s'efface progressivement. Verne, au lieu d'apparaître comme le modèle d'une littérature disparue, reste le modèle d'un genre vivant, mais en vertu d'une autre caractéristique que la vulgarisation.
- 77 Ce genre défini par l'imaginaire scientifique n'en reste pas moins foncièrement hétérogène. À peine le genre est-il défini, même implicitement, que les critiques proposent des subdivisions permettant de rendre compte de la variété des œuvres qui s'y illustrent. En 1906, dans l'article que Jean-Aubry consacre au « roman moderne à hypothèse scientifique », les trois exemples analysés incarnent autant de déclinaisons distinctes du même genre : « Jules Verne avait vu l'aventure, Villiers de l'Isle Adam la métaphysique, Wells l'ordre social<sup>201</sup>. » Cette hétérogénéité va croissant au fur et à mesure que se multiplient les publications, dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. La « vue générale » que propose Firmin Roz de la production romanesque en 1924 met en valeur le caractère naturellement hétéroclite d'un genre par ailleurs bien identifié :
- [Avec *L'Île sans nom*, de Maurice Level,] [n]ous saisissons ainsi le passage du roman d'aventures au roman du merveilleux scientifique, des « anticipations », des audacieuses hypothèses, chimères entrevues, troublants mystères : le champ est vaste et ses limites sont indéfinies. Jules Verne, H.-G. Wells et notre grand Rosny ont été les initiateurs et les maîtres. Chacun apporte aujourd'hui son originalité, et le genre nous présente des richesses diverses<sup>202</sup>.
- 78 « Richesses diverses » : la formule peut aussi bien être entendue dans un sens descriptif (des richesses variées) que dans un sens évaluatif (des richesses variables, d'une œuvre à l'autre). La question de la hiérarchie, dont on a vu l'importance dans la réception

comparée de Verne et Wells, intervient en effet dans le processus d'institutionnalisation du roman d'anticipation.

## La légitimité problématique du genre de Verne et Wells

- 79 Les tentatives de proposer des subdivisions au sein de ce genre foncièrement hétérogène aboutissent souvent à la définition de sous-corpus hiérarchisés. La découverte de Wells a fait apparaître rétrospectivement la cohérence d'auteurs qui n'avaient jusqu'ici été considérés que comme les exceptions d'un genre défini avant tout comme vernien. Ainsi, Villiers de l'Isle-Adam, avec *L'Ève future*, se trouve régulièrement associé, à partir du début du xx<sup>e</sup> siècle, à Wells, Poe, puis Renard et Rosny. La définition proposée pour le genre tente souvent de prendre en compte les différences séparant cette constellation d'auteurs reconnus autour de Wells et la lignée du roman vernien, destiné à la jeunesse ou à un public populaire. En 1915, l'*Essai sur le merveilleux dans la littérature française* d'Hubert Matthey propose une hiérarchie des œuvres fondée sur la puissance de l'imagination mise en œuvre : si différents textes d'un même auteur peuvent appartenir à plusieurs catégories<sup>203</sup>, ce critère permet cependant d'isoler « [l]e merveilleux de Jules Verne », qui « relève surtout de la mécanique<sup>204</sup> ». En tant que tel, il représente le niveau inférieur du genre :

Toutes ces œuvres, qui reposent sur la mise en jeu de forces naturelles existantes, mais incomplètement connues, et surtout incomplètement maîtrisées, ne nous entraînent pas bien loin de la sphère du réel. Le « merveilleux » y est réduit à sa plus simple expression. Pour franchir un degré dans l'échelle du surnaturel, il faut envisager les contes qui se fondent sur des conceptions nouvelles de la constitution même de la matière, et qui les appliquent à nous peindre des transformations physiques essentielles dans le corps humain<sup>205</sup>.

- 80 Ce nouveau critère, auquel Matthey joint l'« exploitation des forces psychiques » et l'invention d'un « milieu anormal où les conditions d'existence sont partiellement ou totalement différentes de celles où nous vivons<sup>206</sup> » permet de réunir plusieurs titres de Renard (*Le Docteur Lerne*, « L'homme au corps subtil »...), *Le Peuple du pôle* de Charles Derennes, *Le Faiseur d'hommes* de Jules Hoche et *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam. Un troisième niveau dans l'imagination regroupe les écrivains qui ont « fai[t] reculer et mont [é] encore la limite du surnaturel<sup>207</sup> » en parvenant à concevoir une forme de vie totalement étrangère à l'humanité. Cette échelle du merveilleux recouvre celle de la valeur littéraire :

Quelques auteurs ont franchi ce seuil redoutable, et nous ont suggéré des horizons insoupçonnés. [...]

La hardiesse de leur tentative indique des esprits d'élite : ils ont nom Maupassant, Villiers de l'Isle Adam et J.-H. Rosny, et il faut leur adjoindre un disciple de ce dernier, Maurice Renard, pour quelques pages de son *Péril bleu* publié en 1910<sup>208</sup>.

- 81 Dans son éloge des puissances de l'imagination, Hubert Matthey s'inscrit dans la droite ligne du manifeste de Maurice Renard publié en 1909 dans *Le Spectateur*, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès ». Renard y distinguait le fait de « lancer la science *en plein inconnu* » et celui « d'imaginer qu'elle a enfin accompli telle ou telle prouesse en voie réelle d'exécution<sup>209</sup> » : le premier, représenté par Wells, est supérieur au second, exemplifié par Verne, et constitue seul, aux yeux de Renard, le genre « merveilleux-scientifique », ainsi opposé à l'anticipation<sup>210</sup>.



- 82 Une distinction similaire apparaît sous la plume de Jean Morel, qui oppose, dans un article en 1926, les auteurs qui « supposent qu'un problème technique est résolu, qu'une invention est réalisée, qu'une hypothèse est vérifiée » et ceux qui « imagine[nt], hors de toute expérience humaine, des Êtres et des Formes<sup>211</sup> » : là encore, le caractère novateur de l'invention apparaît comme le critère principal ordonnant une hiérarchie des sous-genres. Comme Renard, Morel préfère aux œuvres d'anticipation où s'observe « un effort logique pour construire l'avenir en prolongeant les courbes du présent » l'étude « d'une probabilité générale et transcendante<sup>212</sup> ». L'opposition de Morel a cependant ceci de singulier que, loin de rendre compte d'une différence entre Verne et Wells, elle regroupe les deux auteurs ensemble dans la première catégorie, pour mieux louer Rosny aîné, seul écrivain à être parfaitement novateur : « les Xipehuz, les Ferro-Magnétaux, les Zoomorphes et les Ethéraux ne s'apparentent à rien de connu et le plateau de Tornadres obéit à d'autres énergies que les nôtres<sup>213</sup>. »
- 83 D'autres critiques ordonnent la subdivision du genre selon des critères différents. En 1924, dans son analyse du « roman "d'anticipation" », fondé sur « l'imagination scientifique », André Thérive propose explicitement cette subdivision du genre en deux espèces :
- Il en est deux sortes. L'une suppose des inventions inouïes qui conquièrent la réalité matérielle. Et la psychologie n'y gagne pas grand' chose. Car les personnages de Jules Verne qui, les premiers, se servirent du dirigeable, du sous-marin ou de l'automobile, bien avant les hommes de chair et d'os, n'ont rien apporté du tout à la littérature ni rien innové dans la vérité morale. L'autre genre suppose que la science bouleversera un beau jour la connaissance ou l'exercice même de la vie psychologique<sup>214</sup> !
- 84 L'interprétation du roman d'anticipation s'appuie sur une valeur qui lui est a priori étrangère, mais qui domine le monde des lettres français, au grand dam d'un auteur comme Renard<sup>215</sup> : la psychologie. Là encore, elle permet d'isoler Verne dans un secteur inférieur du genre. La dimension matérielle de l'invention caractérisait également, en 1921, le traitement vernien du genre pour Dominique Braga, qui se montre en revanche plus indulgent à l'égard de l'auteur des *Voyages extraordinaires* :
- Ce qui distingue la plupart des romans scientifiques contemporains de ceux qui enchantèrent notre enfance, c'est qu'alors que ce bon Jules Verne imaginait un appareil, un instrument – sous-marin ou obus – qui permettrait à l'homme de se jeter en des explorations mouvementées, aujourd'hui ses successeurs prennent pour point de départ une *hypothèse*, plutôt qu'une supposée découverte matérielle<sup>216</sup>
- 85 On retrouve ici, d'une part, le merveilleux mécanique décrit par Hubert Matthey en 1915 et, d'autre part, la notion d'hypothèse qui fournit une des dénominations du genre<sup>217</sup> et joue souvent un rôle central dans sa définition<sup>218</sup>.
- 86 L'hétérogénéité du genre fait l'objet d'un consensus, mais elle donne donc lieu à des analyses diverses : subdivisions en trois ou en deux catégories, ordonnées selon un critère variable (nouveau de l'imagination, psychologie, développement d'une hypothèse), et déterminant logiquement des corpus légèrement différents d'un critique à l'autre. Ces classements ont cependant deux points communs décisifs : ils opèrent une hiérarchisation des modes d'écriture du roman d'anticipation et tendent, tous, à isoler Jules Verne.
- 87 La quête d'une légitimation pour le récit d'anticipation aboutit en effet, au début du xx<sup>e</sup> siècle, à ce renversement d'une tradition critique vieille de plusieurs décennies : l'ancien

maître du genre, Jules Verne, est dorénavant exclu de sa définition extensionnelle. Cette exclusion est souvent implicite, par exemple dans l'article d'Alfred Jarry en 1903, où le nom de Verne est omis au profit d'autres auteurs : « Parmi les précurseurs très récents de Wells, il faut citer, nous ne disons pas Villiers de l'Isle-Adam [...] mais l'auteur d'*Ignis*<sup>219</sup> [...] ». » Didier de Chousy plutôt que Verne : cette inversion de la doxa critique se poursuit en 1909 dans le manifeste de Maurice Renard, qui affirme avec une franche clarté, non dénuée de provocation, que « Jules Verne n'a pas écrit une seule phrase de merveilleux-scientifique<sup>220</sup>. » Mais l'exclusion de Verne n'apparaît pas que dans ces définitions extensionnelles : elle est sensible dès qu'on propose pour le genre une chronologie faisant de Wells le point inaugural de son histoire. Matthey attribue ainsi à Wells une « mention spéciale » : « c'est avec lui que le roman merveilleux-scientifique, ébauché par d'autres, acquit la popularité et fit école<sup>221</sup>. » Masqué et dilué dans la mention « d'autres », Verne perd la place primordiale qu'il occupait dans le genre au XIX<sup>e</sup> siècle. L'omniprésence de telles considérations, qui font de Wells un maître et un modèle, divisent nettement l'histoire du genre en deux phases, la première tendant à être reléguée au rang de préhistoire, voire oubliée. En 1912, dans son compte rendu du *Péril bleu* de Maurice Renard, Jules Bertaut salue – sans doute sous l'influence de la pensée de l'écrivain qu'il commente – l'apparition d'« une espèce nouvelle, inconnue des générations antérieures à la nôtre, et qu'il faut classer dans le vaste herbier des espèces littéraires. Cette forme nouvelle du roman, c'est le roman scientifique<sup>222</sup>. » L'ironie, naturellement involontaire, est savoureuse : Bertaut utilise pour désigner ce genre nouveau justement l'appellation dont on trouvait de très nombreuses occurrences dans le discours critique sur Verne dès les années 1860 et qui inspirait le titre d'un article déjà en 1875<sup>223</sup>.

- 88 Le genre est donc réinventé pour être légitimé. En définissant le roman d'anticipation sans Verne, il s'agit d'arracher le genre au domaine de la littérature pour la jeunesse et de le hisser dans la hiérarchie littéraire. Tous les articles de Renard visent ainsi à défendre la haute valeur littéraire et épistémologique du « roman merveilleux-scientifique »<sup>224</sup>, l'« une des plus belles créations de l'esprit humain, une très grande œuvre d'art qu'une illusion d'optique peut seule faire sembler petite à ceux qui en sont trop distants ». Une note personnelle de Maurice Renard réaffirme cette séparation du genre avec la littérature jeunesse : « Le merveilleux-scientifique n'est pas une pâture d'enfant. Il peut leur plaire par la fiction mais doit avant tout retenir l'attention des penseurs par son substrat<sup>225</sup>. » Dans cette entreprise de légitimation, Renard est épaulé par Rosny, qui regrette que « l'on confond[e] trop souvent une invention quelconque et médiocre, à la Jules Verne, avec la véritable nouveauté de thèmes qui frappe tout de suite chez l'auteur du *Péril bleu*<sup>226</sup>. »
- 89 La stratégie est cependant marquée par l'échec, pour lequel on peut avancer plusieurs explications, indépendamment des considérations sur les tendances profondes de la littérature française, rétive aux genres de l'imaginaire<sup>227</sup> et plus généralement réticente à valoriser les littératures de genre. Le coup de force argumentatif consistant à exclure Verne d'un genre dont il a été considéré le maître pendant plusieurs décennies n'est pas toujours accepté, d'autant plus que Verne est toujours présent, par les rééditions, les publications d'inédits<sup>228</sup>, les prix<sup>229</sup> ou la célébration du bicentenaire de sa naissance. La réécriture de l'histoire du genre au détriment de Verne rend certains critiques perplexes, par exemple Robert de Souza qui « ne compren[d] pas pourquoi cet admirable conteur est écarté de l'histoire des lettres » :

Quoi qu'ils fassent, les présents romanciers d'aventures férus du réalisme fantastique de la science lui doivent beaucoup. M. J.-H. Rosny a pu revendiquer à juste titre d'avoir précédé Wells dans cette voie. Mais ils ont été l'un et l'autre devancé [sic] par Jules Verne<sup>230</sup>.

- 90 La quête de légitimation bute également sur la réalité des œuvres illustrant le genre. Le merveilleux scientifique se déploie dans nombre de productions populaires et de romans pour la jeunesse dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Maurice Renard lui-même, à cet égard, n'est pas dépourvu d'ambiguïté, son œuvre romanesque se caractérisant par une hybridité générique empruntant autant à des modèles prestigieux qu'aux codes de la littérature populaire<sup>231</sup>. Aussi arrive-t-on à cette situation paradoxale où on loue Renard d'avoir élargi dans ses romans les frontières du genre que lui-même avait refermées dans ses articles théoriques :

Or M. Maurice Renard vient, avec son *Péril bleu*, de faire un gros effort pour déborder le cadre un peu étroit où d'aucuns voulaient enfermer le genre qu'il cultive, et pour l'approprier à un plus vaste public. Il a voulu, en un mot, vulgariser le vrai roman scientifique, le roman à la Wells, et mon avis est qu'il y a presque entièrement réussi<sup>232</sup>.

- 91 D'autres critiques ont tôt fait d'en déduire, au contraire, que le genre n'est jamais sorti de la littérature populaire. En 1912, dans *La Nouvelle Revue française*, Jacques Copeau rabat les prétentions de Renard en présentant le roman d'anticipation comme « un amusement assez puéril<sup>233</sup> ». Le mépris des critiques constitue une réponse proportionnée à l'ambition affichée pour le genre par Renard ou Rosny. Contre l'affirmation d'un genre réinventé par Wells, Paul Souday souligne la continuité d'un mode d'écriture romanesque dans l'histoire de l'anticipation :

La prétendue infériorité qu'avait Jules Verne d'écrire pour un public enfantin n'était peut-être qu'une plus exacte adaptation aux lois véritables du genre. [...] le talent consiste dans l'accumulation des événements sensationnels et des péripéties fantastiques, absolument comme dans les contes de nourrice et les feuilletons populaires<sup>234</sup>.

- 92 Ce jugement de 1914 est réitéré dix ans plus tard par André Thérive, qui dresse ce bilan sans concession du genre :

En est-il né un chef-d'œuvre ? ou même une seule œuvre remarquable ? Non ; car il est presque inutile de tourner en vrais romans étoffés, concrets dans l'abstraction, vraisemblables dans l'invraisemblable, des sujets qui, au vrai, n'excitent que la raison pure, et fort peu l'imagination, laquelle ne crée rien, mais se nourrit de souvenirs. [...] Qu'on le veuille ou non, ce genre est resté en France au rang de la littérature pour magazines<sup>235</sup> [...].

- 93 S'il y a donc consensus parmi les critiques pour considérer que le genre représenté par Verne et Wells est foncièrement hétérogène et diversement situé sur l'échelle de la légitimité, l'unité subsiste cependant : Verne, exclu par certains, est inclus par d'autres, qui réaffirment l'ambivalence constitutive de ce genre sollicitant la pensée tout comme le sens romanesque de lecteurs de tous âges.

- 94 L'anticipation constitue donc un cas singulier dans l'histoire des genres romanesques. Le genre ne résulte pas d'un geste herméneutique de comparaison entre plusieurs auteurs présentant des similarités, mais il est l'expression de l'immense succès remporté par Jules Verne dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle : l'anticipation, c'est d'abord le genre de Jules Verne, qui mêle dès lors indistinctement les principales caractéristiques des *Voyages extraordinaires*, associant imaginaire scientifique, vulgarisation et aventure. Ce monopole vernien sur l'imaginaire scientifique est bouleversé par l'irruption de Wells dans la

littérature française, au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. La comparaison entre Verne et Wells, qui s'impose dans le discours critique, va de pair avec une hiérarchisation des deux écrivains, selon des critères de valeur variables qui rendent de ce fait la polémique impossible à conclure. À la question de l'évaluation se mêle celle de l'identité et de l'altérité des deux écrivains. Dans ces débats sur les similitudes et les différences de Wells et Verne s'opère l'institutionnalisation progressive d'un genre fondé uniquement sur l'imaginaire scientifique, point commun réunissant les deux auteurs. L'anticipation dont la définition s'esquisse ainsi dans les discours n'est plus le genre de Jules Verne : elle n'est pas non plus, en dépit des tentatives de quelques critiques et écrivains pour imposer cette idée, le seul genre de Wells. Liée aussi bien à la jeunesse qu'à l'avant-garde, au divertissement romanesque et populaire qu'à la philosophie et à la science, elle se prête à des interprétations et des évaluations diverses. En définitive, le corpus hétéroclite que peut recouvrir aujourd'hui l'appellation « récit d'anticipation » correspond à la conception historique du genre, dont les premières définitions sont marquées par la conjonction de deux modèles antagonistes, qui lui assure son irréductible hétérogénéité.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- [Chapeau introductif à *L'Aéro-baigne 32* de Laumann et Lanos], *Lectures pour tous*, juillet 1920, p. 1418.
- [Chereau (Gaston)], « Que devons-nous à Jules Verne ? De nouvelles réponses », *L'Intransigeant*, 8 janvier 1928, p. 2.
- [Compte rendu anonyme de *L'Amour et M. Lewisham* de H.-G. Wells], *Les Annales politiques et littéraires*, 7 février 1904, pp. 93-94.
- Acker (Paul), « À propos de Jules Verne », *Gil Blas*, n° 10782, 11 mai 1909, p. 1.
- An., « Bibliographie – Le Robinson des airs », *L'Univers illustré*, 32<sup>e</sup> année, n° 1812, 14 décembre 1889, p. 799.
- An., « Causerie bibliographique », *Revue scientifique*, t. XLII, juillet 1888-janvier 1889, pp. 802-806.
- An., « Revue bibliographique – Liquidation du monde par Constantin », *L'Association médicale*, 39<sup>e</sup> année, n° 11, novembre 1936, pp. 589-590.
- An., « Un des auteurs de M. Strogoff, M. Jules Verne », *Le Photo-programme : revue artistique illustrée*, 1899, p. 12.
- An., « Un nouveau Jules Verne », *Lectures pour tous*, mars 1929, pp. 10-11.
- An., « Un savant anglais aurait trouvé le moyen de transporter, par radio, poisons et bacilles », *Le Petit Journal*, 16 août 1937, p. 4.
- Annonce pour *La Récréation*, *Le Voleur illustré*, 16 avril 1880, p. 256.
- Annonce pour *Les Robinsons de France Neuve ou la Nouvelle Île mystérieuse*, d'Henri Allorge, *Les Nouvelles littéraires*, 24 octobre 1931, p. 6.

- B. (A.), « Livres et revues. Les livres d'étrennes II », *Les Annales politiques et littéraires*, 15<sup>e</sup> année, n° 755, 12 décembre 1897, pp. 377-378.
- B. (Ed.), « Fureurs radicales », *L'Intransigeant*, 10 décembre 1888, p. 1.
- B. (Ph.), Compte rendu de *Voyages et Aventures par terre, par mer et par air* d'A. de Lamothe, *Le Livre : revue mensuelle*, Paris, A. Quantin, 1<sup>re</sup> année, t. I, 1880, p. 150.
- Barel-Moisant (Claire), Couleau (Christèle) & Pézard (Émilie), « Cartographeur un genre : le roman d'anticipation scientifique au prisme des humanités numériques », Séminaire de l'IHRIM – ENS Lyon, 30 mars 2017.
- Belot (Adolphe), *Alphonsine*, Paris, Dentu, 1887.
- Bertaut (Jules), « Jules Verne », *La Revue hebdomadaire*, n° 19, 8 avril 1905, pp. 172-183.
- Bertaut (Jules), « Revue littéraire. *Le Péril bleu*, par M. Maurice Renard [...] », *La Revue*, vol. XCIV, 1<sup>er</sup> janvier-15 février 1912, pp. 252-255.
- Blacé (J. de), « Livres d'étrennes », *Études*, 34<sup>e</sup> année, t. 73, 20 décembre 1897, pp. 852-857.
- Blum (Léon), « Jules Verne », *L'Humanité*, 3 avril 1905, pp. 1-2.
- Blunt (Frank), « H. G. Wells et le style », *La Nouvelle Revue*, t. 30, 1904, pp. 186-192.
- Bois (Jules), « La vie littéraire – le surnaturel et le fantastique dans le roman », *Gil Blas*, 22 janvier 1906, p. 1.
- Boissin (Firmin), « Romans, contes, nouvelles », *Polybiblion, revue bibliographique universelle*, t. XXVIII, n° 19, avril 1880, pp. 289-309.
- Borel (Émile), « M. J.-H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique », *La Revue du mois*, t. XVII, 5<sup>e</sup> livraison, n° 101, 10 mai 1914, pp. 681-683.
- Braga (Dominique), « Littérature scientifique », *L'Europe nouvelle*, 31 décembre 1921, pp. 1701-1702.
- Bréan (Simon), « L'écriture de Maurice Renard, en tension entre extrapolation scientifique et figuration littéraire », *Res Futurae*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/resf/1266>.
- Brisson (Adolphe), « Une histoire des temps à venir par H. G. Wells », *Les Annales politiques et littéraires*, t. 36, n° 920, 10 février 1901, pp. 92-93.
- Charenso (G.), Rubrique « Les illustres inconnus », « 7. Gustave Le Rouge », *Les Nouvelles Littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 460, 8 août 1931, p. 5.
- Chassé (Charles), « Le centenaire de Jules Verne – Jules Verne et M. H. G. Wells », *Le Figaro, Supplément littéraire*, n° 461, 4 février 1928, p. 7.
- D. (F.), « Les livres d'étrennes », *Journal des débats politiques et littéraires*, 24 décembre 1888, p. 3.
- Copeau (Jacques), « *Le Docteur Lerne, sous-dieu ; Le Péril bleu*, par Maurice Renard », *La Nouvelle Revue française*, n° 41, mai 1912, pp. 871-880.
- Danrit (Capitaine), *L'Invasion noire*, Paris, Flammarion, 1893, rééd. 1913.
- Davray (Henry D.), « H.-G. Wells et le roman scientifique », *La Semaine littéraire*, vol. 9, n° 386, 25 mai 1901, pp. 241-243.
- Deméocq (Claude), « Maurice Renard sur les chemins du merveilleux scientifique », dans *Les Mains d'Orlac*, Lyon, Les Moutons électriques, coll. « La Bibliothèque Voltaïque », 2008, pp. 5-20.

- Deschamps (Gaston), « La littérature fantastique et terrible », *Je sais tout*, septembre 1905, n° 8, pp. 151-160.
- Devannes (Robert), « Le Journal des voyages », *Romans-revue*, 3<sup>e</sup> année, n° 5, 15 mai 1910, pp. 385-390.
- Di Gregorio (Luca), « À la recherche du “Walter Scott français”. L’auteur-genre au fil du paratexte dix-neuviémiste », dans Pézard (Émilie) & Stiénon (Valérie) (dir.), *Les Genres du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
- Dubois (Lucien), « Le roman scientifique. Jules Verne et ses œuvres », *Revue de Bretagne et de Vendée* (Nantes), vol. 19, n° 37, janvier-juin 1875, pp. 17-25.
- Elzévir, « La “Guerre de demain” », *Le Petit Journal*, 23 septembre 1898, p. 3.
- Ernest-Charles (J.), « La vie littéraire – Wells », *Revue politique et littéraire*, 5<sup>e</sup> série, t. 3, n° 5, 4 février 1905, pp. 149-153.
- Ernest-Charles (J.), « Les successeurs », *Gil Blas*, 27 mars 1905, p. 1.
- Filon (Augustin), « Romancier, prophète et réformateur. H.-G. Wells », *Revue des deux mondes*, LXXIV<sup>e</sup> année, t. XXIV, 1<sup>er</sup> décembre 1904, pp. 578-604.
- Gautier (Émile), « L’Invasion noire », *Le Petit Journal*, 15 décembre 1894, p. 1.
- Gautier (Théophile), « [Jules Verne] » (*Moniteur universel*, n° 197, 16 juillet 1866), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps : vu par ses contemporains francophones, 1863-1905*, Amiens, Encrage, 2004, pp. 22-25.
- Gautier (Théophile), rubrique Revue des théâtres, *Moniteur universel*, n° 197, 16 juillet 1866.
- Gervais (Ernest), « Cinq semaines en ballon, par M. Jules Verne », *Le Petit Journal*, 24 avril 1863, p. 3.
- Gilbert (Eugène), *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1896.
- Gille (Philippe), « Revue bibliographique – Les Livres d’étrennes », *Le Figaro*, 19 décembre 1894, pp. 4-5.
- Gille (Philippe), « Revue bibliographique », *Le Figaro*, 12 mai 1886, p. 5.
- Guy, « Danger sur Wall-Street », *L’Ouest-Éclair*, 15 octobre 1941, pp. 1-2.
- Hailly (Gaston d’), « Revue de la quinzaine – analyses et extraits », *Revue des livres nouveaux*, n° 169, 15 novembre 1887, pp. 209-240.
- Hoche (Jules), « Jules Verne » (*Les Parisiens chez eux*, Paris, Dentu, 1883), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps : vu par ses contemporains francophones, 1863-1905*, Amiens, Encrage, 2004, pp. 159-163.
- Hüe (Albert), « Causerie littéraire. Villiers de l’Isle Adam », *La Revue normande et parisienne*, n° 8, août 1889, pp. 193-196.
- Jamati (Georges), « Maurice Renard vu par J.-H. Rosny aîné », *Vient de paraître*, n° 40, avril 1925, numéro spécial « Maurice Renard », p. 175.
- Jarry (Alfred), « De quelques romans scientifiques », *La Plume*, 1<sup>er</sup>-15 octobre 1903, pp. 431-432.
- Jean-Aubry (G.), « Des origines et de quelques aspects du roman moderne à hypothèse scientifique », *La Revue des idées. Études de critique générale*, n° 36, 15 décembre 1906 (3<sup>e</sup> année), pp. 945-953.

- Kahn (G.), « Les voyageurs », *La Nouvelle Revue*, 26<sup>e</sup> année, t. XXXI, novembre 1904, pp. 129-134.
- Lafitte (Jean-Paul), « Sur Jules Verne », *L'Humanité*, 21 avril 1915, p. 3.
- La Justice*, 20 février 1886, p. 3.
- Landrol (Gustave), « [Bibliothèque d'éducation et de récréation] » (*Le Constitutionnel*, 11 décembre 1864), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps : vu par ses contemporains francophones, 1863-1905*, Amiens, Encrage, 2004, pp. 14-18.
- Langlois (Ch.-V.), « Les idées de H.-G. Wells sur l'éducation », 12<sup>e</sup> année, t. I, *La Revue de Paris*, 15 février 1905, pp. 764-790.
- Laurie (André), « Jules Verne », *Le Temps*, 26 mars 1905, pp. 1-2.
- Le Goffic (Charles), *Les Romanciers d'aujourd'hui*, Paris, Léon Vanier, 1890.
- Lemonnier (Léon), « Edgar Poe et le roman scientifique » (*La Grande revue*, août 1930, pp. 214-223), repris dans *Edgar Poe et les conteurs français*, Paris, Aubier, 1947.
- Les Treize, « Les lettres », *L'Intransigeant*, 20 octobre 1927, p. 2.
- Levinson (André), « Jules Verne l'emporterait-il sur Wells ? », *Comœdia*, 9 mai 1926, p. 3.
- Lionnet (Jean), « Le Déclin du réalisme » [*La Quinzaine*, 1<sup>er</sup> juin 1904, pp. 397-410], *L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, Paris, Perrin, vol. 2, 1905, pp. 205-237.
- [Mac Orlan (Pierre)], réponse à « Que devez-vous à Jules Verne ? », *L'Intransigeant*, 28 décembre 1927, pp. 1-2.
- Maryx (Camille), compte rendu du *Docteur Lerne*, rubrique « Les romans », *Les Cahiers idéalistes*, t. V, 6 janvier 1909, p. 109.
- Mathieux (Paul), rubrique « Échos », *La Presse*, 21 mai 1926, p. 2.
- Mathieux (Paul), « Le centenaire de Jules Verne », *L'Action française*, 9 février 1928, p. 2.
- Matthey (Hubert), *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Payot, 1915.
- Mitchi, « Les livres d'étranges », *La Vie parisienne*, 26 décembre 1891, p. 721, 724.
- Morel (Jean), « J. H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique », *Mercure de France*, t. CLXXXVII, n° 667, 1<sup>er</sup> avril 1926, pp. 82-94.
- Nestor, « Alphonsine », *Gil Blas*, 16 novembre 1887, p. 1.
- Pamela, ex-marchande de frivolités, « Causerie. Lectures », *Le Supplément [La Lanterne]*, 24 novembre 1910, p. 1.
- Parvillez (Alphonse de), « Revue des livres – Jacques Spitz, *L'Homme élastique* », *Études*, 75<sup>e</sup> année, t. 237, octobre-décembre 1938, pp. 428-429.
- Pézard (Émilie), « Edgar Poe comme modèle : le récit d'anticipation entre fantastique, policier et imaginaire scientifique », dans Chassay (Jean-François) & Barel-Moisan (Claire) (dir.), *Le Roman des possibles. L'anticipation dans l'espace médiatique francophone (1860-1940)*, Montréal, PUM, à paraître.
- Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », *Res Futuræ*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/resf/1383>.
- Pierrefeufeu (Jean de), « Anticipations », rubrique « la vie littéraire », *Journal des débats*, 30 mars 1921, pp. 2-3.

- Pilon (Edmond), « Du roman merveilleux scientifique », *Revue de Hongrie*, rubrique Chronique française des lettres et des arts, vol. 4, 15 décembre 1909, pp. 741-745.
- Praviel (Armand), « Romans, contes et nouvelles », *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*, Partie littéraire, 2<sup>e</sup> série, t. LXXX (t. CXXXI de la collection), 1<sup>re</sup> livraison, juillet 1914, pp. 5-23.
- [Présentation de *Sans dessus dessous*], *Journal de Fourmies*, n° 1160, 26 décembre 1889, p. 3.
- R. (É.), « Étrennes 1888 », *Revue bleue*, 3<sup>e</sup> série, t. XIV, 1887, pp. 823-830.
- Rachilde, « Revue du mois – les romans [...] *La Guerre des mondes* », *Mercure de France*, t. XXXIV, n° 124, avril 1900, pp. 475-476.
- Rachilde, « Revue de la quinzaine – Les romans », *Mercure de France*, t. LVIII, n° 203, 1<sup>er</sup> décembre 1905, pp. 417-421.
- Réja (Marcel), « H.-G. Wells et le merveilleux scientifique », *Mercure de France*, t. LII, n° 178, octobre 1904, pp. 40-62.
- Renard (Georges), « La littérature et la science », *La Nouvelle Revue*, 1898, repris dans *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, Paris, Alcan, 1900, pp. 336-362.
- Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès » (1909), éd. Émilie Pézard & Hugues Chabot, *ReS Futurae*, n° 11, « Maurice Renard dans l'histoire littéraire », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/1201>.
- Renard (Maurice), « Depuis Sinbad » (*L'Ami des livres*, 15 juin 1923), dans *Contes et romans fantastiques*, éd. Francis Lacassin & Jean Tulard, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1990, pp. 1213-1216.
- Renard (Maurice), « Le roman d'hypothèse » (*A.B.C.*, n° 48, décembre 1928a, pp. 345-346), éd. É. Pézard & H. Chabot, *ReS Futurae*, n° 11, « Maurice Renard dans l'histoire littéraire », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/1223>.
- Roz (Firmin), « Les romans : vue générale. I », *Revue bleue*, t. 62, n° 19, 4 octobre 1924, pp. 676-680.
- Saint-Prix (Pierre de), « 1828-1928. Le message de Jules Verne », *L'Intransigeant*, 29 octobre 1927, p. 1.
- Souday (Paul), « Les livres », *Le Temps*, n° 19276, 15 avril 1914, p. 3.
- Souza (Robert de), « Maurice Renard, notre Wells français », *Vient de paraître*, n° 40, avril 1925, pp. 189-190.
- Stiénon (Valérie), « Un roman de la rumeur médiatique. Événement, suspense et anticipation dans *Le Péril bleu* de Maurice Renard », *ReS Futurae*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, en ligne, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/1343>.
- Thérive (André), « L'aventure et le fantastique », *L'Opinion*, 21 mars 1924, pp. 14-15.
- Vaneuse (J.), « Les livres dont on parle – Wells, *Le Monde libéré* [...] », *L'Écho du merveilleux*, n° 421, 15 juillet 1914, pp. 219-222.
- Vas-Deyres (Natacha), *Ces Français qui ont écrit demain : utopie, anticipation et science-fiction au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2013.
- Verne (Jules), « Edgar Poe et ses œuvres », *Musée des familles*, vol. 31, n° 7, avril 1864, pp. 193-208.



Verne (Jules), Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1896 à Louis-Jules Hetzel, citée dans Dumas (Olivier), « Vingt-deux lettres de Jules Verne à son frère Paul », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 69, 1<sup>er</sup> trimestre 1984, p. 3-25.

Verne (Jules) « Jules Verne chez lui : sa propre version de sa vie et de son œuvre », interview avec Robert H. Sherard (« Jules Verne at Home : His Own Account of his Life and Work », *McClure's Magazine*, janv. 1894, vol. II, n° 2, pp. 115-24), trad. William Butcher, *Bulletin de la Société de Jules Verne (BSJV)*, n° 95, 3<sup>e</sup> trim. 1990, pp. 20-30.

Versins (Pierre), *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972.

Vibert (Paul), *Pour lire en automobile*, Paris, Berger-Levrault, 1901.

Vieulle (René), « Les petits rats de bibliothèque. Ce qu'on lit de 5 à 13 ans », *L'Intransigeant*, 8 juin 1926, p. 5.

Wells (H. G.), *Anticipations, ou de l'Influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines* [*Anticipations of the reaction of mechanical and scientific progress upon human life and thought*], 1901], trad. Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Paris, Société du Mercure de France, 1904.

Wells (H. G.), *Pages choisies*, Paris, Albin Michel, 1931.

Wyzewa (T. de), « Revues étrangères. – Une idylle anglaise », *Revue des Deux Mondes*, vol. 160, 15 août 1900, pp. 936-946.

Zola (Émile), « [Jules Verne] » (*L'Événement*, 12 mai 1866), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps : vu par ses contemporains francophones, 1863-1905*, Amiens, Encrage, 2004, p. 21.

## NOTES

1. Cet article a été rédigé dans le cadre du programme ANR Anticipation (2014-2019) dirigé par Claire Barel-Moisan : « Romans d'anticipation scientifique au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle (1860-1940) ».
2. Dans cet article, nous emploierons le nom « anticipation », indépendamment des usages terminologiques de l'époque étudiée, sans limiter ce terme à la désignation de récits se déroulant le futur, mais pour évoquer les romans comportant la présence d'un imaginaire scientifique, technique ou social.
3. Versins (Pierre), *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972, p. 929.
4. Qui connaît aujourd'hui les noms de Georges Trombert, Henri Suquet, Robert Parthenay, Paul Combes, Maurice Leloir ou Alfred Capus ?
5. 91,5 % des auteurs d'anticipation ont écrit moins de quatre romans dans ce genre ; 73,7 % n'en ont écrit qu'un seul. La part des écrivains ayant écrit dix romans d'anticipation ou plus est particulièrement faible : 1,9 %. Nous devons cette analyse à Christèle Couleau, qui a établi ces statistiques avec l'aide de David Hébert, à partir de la bibliographie de 2074 références de récits d'anticipation constituée par Émilie Pézard pour l'ANR Anticipation (Barel-Moisan (Claire), Couleau (Christèle) & Pézard (Émilie), « Cartographeur un genre : le roman d'anticipation scientifique au prisme des humanités numériques », Séminaire de l'IHRIM – ENS Lyon, 30 mars 2017).

6. Signalons notamment *L'Arbre vengeur*, maison d'édition bordelaise qui, sans être spécialisée dans l'anticipation, a réédité des romans de Régis Messac (*Quinzinzinzi*), Jacques Spitz (*L'Œil du purgatoire*), Maurice Renard (*L'Homme truqué, Un homme chez les microbes*).
7. Régis Messac fait ainsi l'objet de plusieurs travaux de Natacha Vas-Deyres ; Maurice Renard se voit consacrer un numéro de *Res Futurae* (n° 11, dirigé par Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018).
8. Nous désignons par là le processus par lequel l'interprétation individuelle identifiant une classe de textes unifiée par des similarités est suffisamment partagée pour relever d'une définition collective de la littérature et fonder ainsi le genre comme institution ; en tant que telle, le genre peut alors « fonctionn[er] comme [un] « horizo[n] d'attente » pour les lecteurs, [un] « modèl[e] d'écriture » pour les auteurs » (Todorov (Tzvetan), « L'origine des genres » [*Les Genres du discours*, 1971], *La Notion de littérature et autres essais*, Seuil, Points essais, 1987, p. 34).
9. Nestor, « Alphonsine », *Gil Blas*, 16 novembre 1887, p. 1.
10. Guy, « Danger sur Wall-Street », *L'Ouest-Éclair*, 15 octobre 1941.
11. Filon (Augustin), « Romancier, prophète et réformateur. H.-G. Wells », *Revue des deux mondes*, LXXIV<sup>e</sup> année, t. XXIV, 1<sup>er</sup> décembre 1904, p. 581.
12. [Compte rendu anonyme de *L'Amour et M. Lewisham* de H.-G. Wells], *Les Annales politiques et littéraires*, 7 février 1904, p. 93.
13. Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès » (1909), éd. Émilie Pézard & Hugues Chabot, *ReS Futurae*, n° 11, « Maurice Renard dans l'histoire littéraire », dir. Émilie Pézard et Hugues Chabot, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/1201>.
14. Par exemple, Pilon (Edmond), « Du roman merveilleux scientifique », *Revue de Hongrie*, rubrique Chronique française des lettres et des arts, vol. 4, 15 décembre 1909, p. 741.
15. Jean-Aubry (G.), « Des origines et de quelques aspects du roman moderne à hypothèse scientifique », *La Revue des idées. Études de critique générale*, n° 36, 15 décembre 1906 (3<sup>e</sup> année), p. 947.
16. Ainsi, le roman de Charles Régismanset, *Les Lauriers salis* (Sansot et C<sup>ie</sup>, 1913) est présenté par les critiques avec le sous-titre « roman d'anticipation ».
17. Wells (H. G.), *Anticipations, ou de l'Influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines* [*Anticipations of the reaction of mechanical and scientific progress upon human life and thought*], trad. Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, Paris, Société du Mercure de France, 1904. L'édition originale avait paru en 1901. On remarque que la traduction met davantage en valeur que l'anglais le mot « anticipations », présenté comme un premier titre.
18. Notons du reste qu'aujourd'hui, de multiples termes existent également pour décrire ce même genre : un blog spécialisé en ligne, intitulé « Le chasseur de chimères » se présente à la fois comme « le blog des amateurs de merveilleux scientifique » et comme celui « des amateurs d'imaginaire ancien » (URL : <http://merveilleuxscientifiqueunblogfr.unblog.fr/>) ; Philippe Éthuin dirige aux éditions publie.net une collection intitulée « ArchéoSF » ; Natacha Vas-Deyres, dans sa thèse, choisit de « rassembler sous le vocable de “littérature utopique”, des romans de science-fiction, des romans d'hypothèse, du merveilleux scientifique, des contes philosophiques ou encore des romans utopiques ou dystopiques », tout en conservant trois appellations distinctes dans le sous-titre (Vas-Deyres (Natacha), *Ces Français qui ont écrit demain : utopie, anticipation et science-fiction au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2013, p. 22.)
19. Nous désignons par *définition intensionnelle* d'un genre l'ensemble des propriétés communes aux textes qui composent le genre et par *définition extensionnelle* l'ensemble de ces textes (ou, par métonymie, des auteurs). Ainsi, le roman gothique peut être défini en intension comme un roman mettant en scène une intrigue de persécution au sein d'un cadre architectural ancien et inquiétant, dans une atmosphère mystérieuse marquée par l'irruption du surnaturel, et en extension comme le genre de Walpole, Radcliffe, Lewis et Maturin.

20. Jarry (Alfred), « De quelques romans scientifiques », *La Plume*, 1<sup>er</sup>-15 octobre 1903, pp. 431-432.
21. La presse numérisée sur Gallica a été explorée par divers moyens : recherche de la réception critique pour les titres de Rosny aîné, Maurice Renard, Villiers de l'Isle-Adam, Wells, recherche d'expressions précises comme « genre de Jules Verne », recherche d'articles plus généraux à partir des appellations génériques. Nous avons également utilisé la base de données de l'ANR Anticipation, qui comporte une liste d'articles où l'auteur faisant l'objet du compte rendu est comparé à Jules Verne et la liste des écrivains ayant cité Verne dans leur œuvre. Enfin, nous remercions pour leur aide Clément Hummel, qui nous a fourni les références d'articles traitant de l'œuvre de Rosny, et Fleur Hopkins, qui a partagé avec nous les articles sur le « merveilleux scientifique ».
22. Blacé (J. de), « Livres d'étrennes », *Études*, 34<sup>e</sup> année, t. 73, 20 décembre 1897, p. 854.
23. Gervais (Ernest), « Cinq semaines en ballon, par M. Jules Verne », *Le Petit Journal*, 24 avril 1863, p. 3.
24. *Idem.*
25. Gautier (Théophile), rubrique Revue des théâtres, *Moniteur universel*, n° 197, 16 juillet 1866.
26. *Idem.*
27. Le Goffic (Charles), *Les Romanciers d'aujourd'hui*, Paris, Léon Vanier, 1890, p. 341.
28. Gilbert (Eugène), *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1896.
29. Verne (Jules), « Edgar Poe et ses œuvres », *Musée des familles*, vol. 31, n° 7, avril 1864, pp. 193-208. L'article est repris dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Edgar Poe (dir. Claude Richard, 1974, rééd. 1998).
30. Verne (Jules), Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1896 à Louis-Jules Hetzel, citée dans Dumas (Olivier), « Vingt-deux lettres de Jules Verne à son frère Paul », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 69, 1<sup>er</sup> trimestre 1984, n. 1 p. 19.
31. *La Justice*, 20 février 1886, p. 3.
32. Zola (Émile), « [Jules Verne] », *L'Événement*, 12 mai 1866, repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps : vu par ses contemporains francophones, 1863-1905*, Amiens, Encrage, 2004, p. 21.
33. Intitulé « Jules Verne », cet article qui correspond sans aucun doute à une annonce déguisée de Hetzel paraît en pleine période des étrennes, dans au moins quatre journaux différents : *Le Figaro*, 23 décembre 1897, p. 5 ; *Le Gaulois*, 24 décembre 1897, p. 3 ; *Le Temps*, 25 décembre 1897, p. 3 ; *Le Journal*, 27 décembre 1897, p. 3.
34. Gautier (Théophile), « [Jules Verne] » (*Moniteur universel*, n° 197, 16 juillet 1866), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps, op. cit.*, p. 23.
35. Hoche (Jules), « Jules Verne » (*Les Parisiens chez eux*, Paris, Dentu, 1883), repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps, op. cit.*, p. 163.
36. Laurie (André), « Jules Verne », *Le Temps*, 26 mars 1905, p. 1.
37. Boissin (Firmin), « Romans, contes, nouvelles », *Polybiblion, revue bibliographique universelle*, t. XXVIII, n° 19, avril 1880, p. 307.
38. B. (Ph.), Compte rendu de *Voyages et Aventures par terre, par mer et par air* d'A. de Lamothé, *Le Livre : revue mensuelle*, Paris, A. Quantin, 1<sup>re</sup> année, t. I, 1880, p. 150.
39. Le Goffic (Charles), *Les Romanciers d'aujourd'hui, op. cit.*, p. 340.
40. Renard (Georges), « La littérature et la science », *La Nouvelle Revue*, 1898, repris dans *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, Paris, Alcan, 1900, p. 348.
41. Gilbert (Eugène), *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1896, p. 390.
42. Ce sont « deux disciples de Jules Verne qui ont très habilement profité à l'école du maître » (R. (É.), « Étrennes 1888 », *Revue bleue*, 3<sup>e</sup> série, t. XIV, 1887, p. 828).

43. B. (Ph.), *Compte rendu de Voyages et Aventures par terre, par mer et par air* d'A. de Lamothe, art. cit., p. 150.
44. Annonce pour *La Récréation, Le Voleur illustré*, 16 avril 1880, p. 256. Le roman d'Alphonse Brown est édité par la Librairie illustrée en 1876.
45. À propos des *Exilés de la terre, selene-company limited*. D. (F.), « Les livres d'étrennes », *Journal des débats politiques et littéraires*, 24 décembre 1888, p. 3.
46. Mitchi, « Les livres d'étrennes », *La Vie parisienne*, 26 décembre 1891, p. 724. Le roman est de Louis Mainard et Paul Meyan.
47. An., « Bibliographie – Le Robinson des airs », *L'Univers illustré*, 32<sup>e</sup> année, n° 1812, 14 décembre 1889, p. 799.
48. Gille (Philippe), « Revue bibliographique – Les Livres d'étrennes », *Le Figaro*, 19 décembre 1894, p. 5.
49. Blacé (J. de), « Livres d'étrennes », art. cit., p. 854. *Les Chasseurs d'épaves* est un roman de Georges Price paru dans *La Revue Mame* en 1896-1897, puis édité en volume également par Mame en 1898.
50. Di Gregorio (Luca), « À la recherche du “Walter Scott français”. L'auteur-genre au fil du paratexte dix-neuviémiste », dans Pézard (Émilie) & Stiénon (Valérie) (dir.), *Les Genres du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
51. *Idem*.
52. Pamela, ex-marchande de frivolités, « Causerie. Lectures », *Le Supplément [La Lanterne]*, 24 novembre 1910, p. 1. Le roman est réédité sous le titre *L'Homme qui peut tout* en 1913.
53. Annonce pour *Les Robinsons de France Neuve ou la Nouvelle Île mystérieuse*, d'Henri Allorge, *Les Nouvelles littéraires*, 24 octobre 1931, p. 6.
54. Danrit (Capitaine), *L'Invasion noire*, Paris, Flammarion, 1893, rééd. 1913, p. 2.
55. *Idem*.
56. « M. Renard, qui se proclame disciple de Wells et lui dédie son roman, fait honneur à son glorieux patronage. S'il existe une lointaine parenté entre les deux ouvrages [*Le Docteur Lerne* et *L'Île du docteur Moreau*], il a su en varier l'idée mère si profondément, si heureusement que son œuvre est absolument nouvelle. », Maryx (Camille), compte rendu du *Docteur Lerne*, rubrique « Les romans », *Les Cahiers idéalistes*, t. V, 6 janvier 1909, p. 109.
57. B. (A.), « Livres et revues. Les livres d'étrennes II », *Les Annales politiques et littéraires*, 15<sup>e</sup> année, n° 755, 12 décembre 1897, p. 377.
58. An., « Un nouveau Jules Verne », *Lectures pour tous*, mars 1929, p. 11.
59. An., « Bibliographie – Le Robinson des airs », art. cit., p. 799.
60. Souday (Paul), « Les livres », *Le Temps*, n° 19276, 15 avril 1914, p. 3.
61. An., « Causerie bibliographique », *Revue scientifique*, t. XLII, juillet 1888-janvier 1889, p. 803.
62. *Idem*.
63. [Chapeau introductif à *L'Aéro-baigne 32* de Laumann et Lanos], *Lectures pour tous*, juillet 1920, p. 1418.
64. Danrit (Capitaine), *op. cit.*, p. 2.
65. Voir par exemple Elzévir, « La “Guerre de demain” », *Le Petit Journal*, 23 septembre 1898, p. 3 ; Devannes (Robert), « Le Journal des voyages », *Romans-revue*, 3<sup>e</sup> année, n° 5, 15 mai 1910, p. 388.
66. Landrol (Gustave), « [Bibliothèque d'éducation et de récréation] » (*Le Constitutionnel*, 11 décembre 1864), repris dans repris dans Margot (Jean-Michel), *Jules Verne en son temps, op. cit.*, p. 189.
67. *Idem*.
68. An., « Un des auteurs de M. Strogoff, M. Jules Verne », *Le Photo-programme : revue artistique illustrée*, 1899, p. 12.
69. Verne (Jules) « Jules Verne chez lui : sa propre version de sa vie et de son œuvre », interview avec Robert H. Sherard (« Jules Verne at Home : His Own Account of his Life and Work », *McClure's*

*Magazine*, janvier 1894, vol. II, n° 2, pp. 115-24), trad. William Butcher, *Bulletin de la Société de Jules Verne (BSJV)*, n° 95, 3<sup>e</sup> trim. 1990, p. 27.

70. *Idem*.

71. Il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un compte rendu critique anonyme ou d'une annonce fournie par l'éditeur.

72. [Présentation de *Sans dessus dessous*], *Journal de Fourmies*, n° 1160, 26 décembre 1889, p. 3.

73. Renard (Georges), art. cit., p. 348.

74. Renard (Maurice), « Le roman d'hypothèse » (*A.B.C.*, n° 48, décembre 1928, pp. 345-346), éd. Émilie Pézard & Hugues Chabot, *ReS Futurae*, n° 11, « Maurice Renard dans l'histoire littéraire », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <https://journals.openedition.org/resf/1223>.

75. Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », art. cit.

76. Renard (Georges), art. cit.

77. [Présentation de *Sans dessus dessous*], art. cit., p. 3.

78. Nestor, art. cit., p. 1.

79. Belot (Adolphe), *Alphonsine*, Paris, Dentu, 1887, p. 5.

80. Hailly (Gaston d'), « Revue de la quinzaine – analyses et extraits », *Revue des livres nouveaux*, n° 169, 15 novembre 1887, p. 231.

81. Vibert (Paul), *Pour lire en automobile*, Paris, Berger-Levrault, 1901, préface, p. 1.

82. Notamment dans la section « La mort », qui accumule les récits de morts dues à des causes extravagantes et particulièrement horribles.

83. Par exemple, la nouvelle « Comment on meurt aux Colonies » raconte comment une femme adultère est décapitée par son mari au moment de l'orgasme.

84. D'autres nouvelles font référence à des éléments scientifiques réels. L'unité du recueil est assurée par le fait que tous les phénomènes décrits, qu'ils soient réels ou imaginaires, sont extraordinaires. Sur cette dernière notion, je me permets de renvoyer à mon article, Pézard (Émilie), « Edgar Poe comme modèle : le récit d'anticipation entre fantastique, policier et imaginaire scientifique », dans Chassay (Jean-François) & Barel-Moisan (Claire) (dir.), *Le Roman des possibles. L'anticipation dans l'espace médiatique francophone (1860-1940)*, Montréal, PUM, à paraître.

85. « Télégraphie inter-astrale » ; « Comme quoi la planète Mars est habitée » ; « Mammoth et Béhémot » ; « L'homme microbe ».

86. Di Gregorio (Luca), art. cit.

87. Gautier (Émile), « L'Invasion noire », *Le Petit Journal*, 15 décembre 1894, p. 1.

88. Danrit (Capitaine), *op. cit.*, p. 2.

89. B. (Ed.), « Fureurs radicales », *L'Intransigeant*, 10 décembre 1888, p. 1.

90. Blacé (J. de), art. cit., p. 854.

91. An., « Causerie bibliographique », art. cit., p. 803.

92. *Ibid.*, p. 806.

93. [Présentation de *Sans dessus dessous*], art. cit., p. 3.

94. Gautier (Émile), art. cit., p. 1.

95. Gille (Philippe), « Revue bibliographique – Les Livres d'étranges », art. cit., p. 5.

96. Gilbert (Eugène), *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1896, p. 391.

97. Gille (Philippe), « Revue bibliographique », *Le Figaro*, 12 mai 1886, p. 5.

98. Bois (Jules), « La vie littéraire – le surnaturel et le fantastique dans le roman », *Gil Blas*, 22 janvier 1906, p. 1.

99. « Le fantastique l'attirait ; les influences du macabre hantaient son esprit, et comme Edgar Poë dans ses *Histoires extraordinaires*, il se plaisait à décrire et à faire passer en nous toutes les sensations les plus extravagantes qu'il puisait dans les cas psychologiques les plus exceptionnels

de l'humanité. », Hüe (Albert), « Causerie littéraire. Villiers de l'Isle Adam », *La Revue normande et parisienne*, n° 8, août 1889, p. 193.

100. Blum (Léon), « Jules Verne », *L'Humanité*, 3 avril 1905, p. 2.

101. *The Time Machine*, 1895 ; *The Island of Doctor Moreau*, 1896 ; *The Invisible Man*, 1897 ; *The War of the Worlds*, 1898 ; *The First Men in the Moon*, 1901.

102. *La Machine à explorer le temps*, trad. Henry-D. Davray, commence à paraître dans le *Mercure de France* fin 1898 (t. XXVIII, octobre-décembre 1898 ; t. XXIX, janvier 1899) avant d'être repris en volume en 1902.

103. *La Guerre des mondes* est réédité en 1906 (Bruxelles, L. Vandamme & Co), 1917 (Paris, Calmann-Lévy), 1931 (chez ce même éditeur). *L'Île du docteur Moreau* connaît une 9<sup>e</sup> édition en 1911 et fait l'objet de rééditions en 1937 et 1938. *L'Homme invisible* est réédité en 1912, 1931 et 1932. *Les Premiers Hommes dans la Lune* est réédité en 1913, 1929, 1937. *La Machine à explorer le temps* connaît une 6<sup>e</sup> édition en 1906 et est réédité en 1941.

104. Davray (Henry-D.), « Préface », dans Wells (H. G.), *Pages choisies*, Paris, Albin Michel, 1931, p. 10.

105. Vaneuse (J.), « Les livres dont on parle – Wells, Le Monde libéré [...] », *L'Écho du merveilleux*, n° 421, 15 juillet 1914, p. 219.

106. *Idem*.

107. Wyzewa (T. de), « Revues étrangères. – Une idylle anglaise », *Revue des Deux Mondes*, vol. 160, 15 août 1900, pp. 943-944.

108. Blunt (Frank), « H. G. Wells et le style », *La Nouvelle Revue*, t. 30, 1904, p. 187.

109. Chassé (Charles), « Le centenaire de Jules Verne – Jules Verne et M. H. G. Wells », *Le Figaro, Supplément littéraire*, n° 461, 4 février 1928, p. 7.

110. Filon (Augustin), art. cit., p. 582.

111. Deschamps (Gaston), « La littérature fantastique et terrible », *Je sais tout*, septembre 1905, n° 8, p. 154.

112. Saint-Prix (Pierre de), « 1828-1928. Le message de Jules Verne », *L'Intransigeant*, 29 octobre 1927, p. 1.

113. Blunt (Frank), « H. G. Wells et le style », art. cit., p. 187.

114. Rachilde, « Revue du mois – les romans [...] *La Guerre des mondes* », *Mercure de France*, t. XXXIV, n° 124, avril 1900, p. 475.

115. Langlois (Ch.-V.), « Les idées de H.-G. Wells sur l'éducation », 12<sup>e</sup> année, t. I, *La Revue de Paris*, 15 février 1905, p. 764.

116. Wyzewa (T. de), « Revues étrangères. – Une idylle anglaise », art. cit., p. 946.

117. Levinson (André), « Jules Verne l'emporterait-il sur Wells ? », *Comœdia*, 9 mai 1926, p. 3.

118. Ernest-Charles (J.), « La vie littéraire – Wells », *Revue politique et littéraire*, 5<sup>e</sup> série, t. 3, n° 5, 4 février 1905, pp. 149-153.

119. Mathieux (Paul), rubrique « Échos », *La Presse*, 21 mai 1926, p. 2.

120. Mathieux (Paul), « Le centenaire de Jules Verne », *L'Action française*, 9 février 1928, p. 2.

121. Bertaut (Jules), « Jules Verne », *La Revue hebdomadaire*, n° 19, 8 avril 1905, p. 172.

122. Laurie (André), art. cit., p. 1.

123. *Idem*.

124. Wyzewa (T. de), art. cit., p. 945.

125. Brisson (Adolphe), « Une histoire des temps à venir par H. G. Wells », *Les Annales politiques et littéraires*, t. 36, n° 920, 10 février 1901, p. 93.

126. Levinson (André), art. cit., p. 3.

127. Filon (Augustin), art. cit., p. 580.

128. Brisson (Adolphe), art. cit., p. 92.

129. Acker (Paul), « À propos de Jules Verne », *Gil Blas*, n° 10782, 11 mai 1909, p. 1.

130. Kahn (G.), « Les voyageurs », *La Nouvelle Revue*, 26<sup>e</sup> année, t. XXXI, novembre 1904, p. 133.

131. Matthey (Hubert), *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Payot, 1915, p. 157.
132. Pierrefeu (Jean de), « Anticipations », rubrique « la vie littéraire », *Journal des débats*, 30 mars 1921, p. 2.
133. Lemonnier (Léon), « Edgar Poe et le roman scientifique » (*La Grande revue*, août 1930, pp. 214-223), repris dans *Edgar Poe et les conteurs français*, Paris, Aubier, 1947, p. 153.
134. Jean-Aubry (G.), art. cit., p. 948.
135. Bois (Jules), art. cit., p. 1. L'article auquel Bois fait référence (et dont il reprend le propos en partie) est celui de Filon (Augustin), art. cit.
136. Mathieux (Paul), « Le centenaire de Jules Verne », art. cit., p. 2.
137. Bois (Jules), art. cit., p. 1.
138. Bertaut (Jules), « Jules Verne », art. cit., p. 177.
139. *Ibid.*, p. 178.
140. *Ibid.*, p. 177.
141. Lionnet (Jean), « Le Déclin du réalisme » [*La Quinzaine*, 1<sup>er</sup> juin 1904, pp. 397-410], *L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, Paris, Perrin, vol. 2, 1905, p. 233.
142. Kahn (G.), art. cit., p. 132.
143. Rachilde, « Revue du mois – les romans [...] *La Guerre des mondes* », art. cit., p. 475.
144. [Chereau (Gaston)], « Que devons-nous à Jules Verne ? De nouvelles réponses », *L'Intransigeant*, 8 janvier 1928, p. 2.
145. Ernest-Charles (J.), « Les successeurs », *Gil Blas*, 27 mars 1905, p. 1.
146. Vaneuse (J.), « Les livres dont on parle – Wells, Le Monde libéré [...] », art. cit., p. 219.
147. Bois (Jules), art. cit., p. 1. Nous n'avons pas retrouvé la source de cette citation que fait Jules Bois.
148. Zola (Émile), art. cit., p. 21.
149. Gervais (Ernest), art. cit., p. 3.
150. Filon (Augustin), art. cit., p. 581.
151. Vieuille (René), « Les petits rats de bibliothèque. Ce qu'on lit de 5 à 13 ans », *L'Intransigeant*, 8 juin 1926, p. 5.
152. An., « Causerie bibliographique », art. cit., p. 803.
153. Renard (Georges), art. cit., p. 348.
154. Bois (Jules), art. cit., p. 1.
155. Lionnet (Jean), art. cit., p. 229.
156. Verne (Jules), « Jules Verne chez lui : sa propre version de sa vie et de son œuvre », art. cit., p. 20. Ce passage, assurément le plus pathétique de l'entretien, se poursuit ainsi : « En ce disant, la tête du vieil homme s'est inclinée, et une note de tristesse s'est ajoutée à la voix gaie et solide. "Je ne compte pas dans la littérature française", a-t-il répété. »
157. Saint-Prix (Pierre de), art. cit., p. 1.
158. [Mac Orlan (Pierre)], réponse à « Que devez-vous à Jules Verne ? », *L'Intransigeant*, 28 décembre 1927, p. 2.
159. Lafitte (Jean-Paul), « Sur Jules Verne », *L'Humanité*, 21 avril 1915, p. 3.
160. Lionnet (Jean), art. cit., p. 228.
161. Kahn (G.), art. cit., p. 133.
162. *Idem.*
163. Lionnet (Jean), art. cit., p. 229.
164. Kahn (G.), art. cit., p. 133.
165. Filon (Augustin), art. cit., p. 582.
166. Lionnet (Jean), art. cit., p. 229.
167. Vaneuse (J.), art. cit., p. 219.
168. Blunt (Frank), art. cit., p. 188.

169. Chassé (Charles), art. cit., p. 3.
170. Kahn (G.), art. cit., p. 133.
171. Lionnet (Jean), art. cit., p. 229.
172. Bertaut (Jules), « Jules Verne », art. cit., p. 179. Nous soulignons.
173. *Ibid.*, p. 180. Nous soulignons.
174. *Idem.*
175. *Idem.*
176. Laurie (André), art. cit., pp. 1-2.
177. [Compte rendu anonyme de *L'Amour et M. Lewisham* de H.-G. Wells], art. cit., p. 93.
178. Wyzewa (T. de), art. cit., p. 945.
179. Borel (Émile), « M. J.-H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique », *La Revue du mois*, t. XVII, 5<sup>e</sup> livraison, n° 101, 10 mai 1914, p. 681. C'est aussi la position de Maurice Renard : voir Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », art. cit.
180. Praviel (Armand), « Romans, contes et nouvelles », *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*, Partie littéraire, 2<sup>e</sup> série, t. LXXX (t. CXXXI de la collection), 1<sup>re</sup> livraison, juillet 1914, p. 17.
181. Davray (Henry D.), « H.-G. Wells et le roman scientifique », *La Semaine littéraire*, vol. 9, n° 386, 25 mai 1901, p. 243.
182. Ernest-Charles (J.), « La vie littéraire – Wells », art. cit., p. 153.
183. Filon (Augustin), art. cit., p. 582.
184. Ernest-Charles (J.), « La vie littéraire – Wells », art. cit., p. 151.
185. *Ibid.*, p. 153.
186. *Ibid.*, p. 151.
187. Ernest-Charles (J.), « Les successeurs », art. cit., p. 1.
188. Vaneuse (J.), art. cit., p. 219.
189. Réja (Marcel), « H.-G. Wells et le merveilleux scientifique », *Mercure de France*, t. LII, n° 178, octobre 1904, pp. 40-41.
190. Dans ses articles théoriques parus entre 1909 et 1928, Maurice Renard a examiné plusieurs modalités du rapport entre « merveilleux » et « scientifique ». Nous nous permettons de renvoyer à notre article : Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », *Res Futuræ*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/resf/1383>.
191. Filon (Augustin), art. cit., p. 582. Nous soulignons.
192. C'est le cas de Maurice Renard qui renomme « roman d'hypothèse » (en 1928) ce qu'il avait d'abord baptisé « roman merveilleux-scientifique » (en 1909). Voir Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », art. cit.
193. Rachilde, « Revue de la quinzaine – Les romans », *Mercure de France*, t. LVIII, n° 203, 1<sup>er</sup> décembre 1905, p. 417.
194. Les Treize, « Les lettres », *L'Intransigeant*, 20 octobre 1927, p. 2.
195. Charensol (G.), Rubrique « Les illustres inconnus », « 7. Gustave Le Rouge », *Les Nouvelles Littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 460, 8 août 1931, p. 5.
196. An., « Un savant anglais aurait trouvé le moyen de transporter, par radio, poisons et bacilles », *Le Petit Journal*, 16 août 1937, p. 4.
197. Parvillez (Alphonse de), « Revue des livres – Jacques Spitz, *L'Homme élastique* », *Études*, 75<sup>e</sup> année, t. 237, octobre-décembre 1938, p. 428.
198. Guy, « Danger sur Wall-Street », *L'Ouest-Éclair*, 15 octobre 1941, p. 1.
199. An., « Un nouveau Jules Verne », art. cit., p. 11.



200. An., « Revue bibliographique – *Liquidation du monde* par Constantin », *L'Association médicale*, 39<sup>e</sup> année, n° 11, novembre 1936, p. 589.
201. Jean-Aubry (G.), art. cit., p. 951.
202. Roz (Firmin), « Les romans : vue générale. I », *Revue bleue*, t. 62, n° 19, 4 octobre 1924, p. 679.
203. Rosny est classé avec Jules Verne pour son conte « Bataille », dans la catégorie supérieure pour *Cataclysmes*, enfin au sommet du genre pour *Les Xipéhuz* et *La Force mystérieuse* (*La Mort de la Terre* est cité dans ces deux dernières catégories).
204. Matthey (Hubert), *op. cit.*, p. 158.
205. *Ibid.*, p. 160.
206. *Ibid.*, p. 164.
207. *Ibid.*, p. 167.
208. *Ibid.*, p. 167.
209. Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », art. cit.
210. Pour une analyse développée de la position de Renard, nous nous permettons de renvoyer à notre article : Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », *Res Futuræ*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018, §48 sqq.
211. Morel (Jean), « J. H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique », *Mercure de France*, t. CLXXXVII, n° 667, 1<sup>er</sup> avril 1926, p. 93.
212. *Idem.*
213. *Idem.*
214. Thérive (André), « L'aventure et le fantastique », *L'Opinion*, 21 mars 1924, p. 14.
215. « Depuis qu'on écrit des romans, tout roman est psychologique ; si bien qu'on est arrivé à se persuader qu'il n'y a point de roman là où n'apparaît aucune psychologie et que la qualité d'un roman est en raison directe de la dose de psychologie qu'il renferme / Je n'aime pas cela. Parce que cela me montre les lecteurs (aristocrates compris) sous l'aspect de macaques cramponnés à des miroirs. / [...] Eh bien ! qu'on cesse d'appeler "romans", si l'on y tient, les récits dépouillés de psychologie ! Mais, de grâce, que l'homme veuille bien, de temps en temps, interrompre la contemplation de son moi, lever les yeux de dessus son nombril, accepter qu'il y ait dans l'univers quelques autres objets qui ne laissent pas d'être intéressants (ne serait-ce, dans l'homme même, que la psychologie) [...] », Renard (Maurice), « Depuis Sinbad » (*L'Ami des livres*, 15 juin 1923), dans *Contes et romans fantastiques*, éd. Francis Lacassin et Jean Tulard, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. 1215.
216. Braga (Dominique), « Littérature scientifique », *L'Europe nouvelle*, 31 décembre 1921, p. 1701.
217. Voir par exemple Renard (Maurice), « Le roman d'hypothèse », art. cit. ; Jean-Aubry (G.), « Des origines et de quelques aspects du roman moderne à hypothèse scientifique », art. cit.
218. C'est notamment le cas chez Maurice Renard, qui aborde à plusieurs reprises cette notion avant de lui accorder un rôle central dans « Le roman d'hypothèse » en 1928 : à ce sujet, voir Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », art. cit.
219. Alfred Jarry, art. cit., p. 432.
220. Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », art. cit.
221. Matthey (Hubert), *op. cit.*, p. 239.
222. Bertaut (Jules), « Revue littéraire. *Le Péril bleu*, par M. Maurice Renard [...] », *La Revue*, vol. XCIV, 1<sup>er</sup> janvier-15 février 1912, p. 252.
223. Dubois (Lucien), « Le roman scientifique. Jules Verne et ses œuvres », *Revue de Bretagne et de Vendée* (Nantes), vol. 19, n° 37, janvier-juin 1875, pp. 17-25.

224. Voir Pézard (Émilie), « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909-1928) », art. cit.
225. Cette note, exhumée dans les archives de Maurice Renard par Claude Deméocq, est malheureusement citée par celui-ci sans source ni date : Deméocq (Claude), « Maurice Renard sur les chemins du merveilleux scientifique », in *Les Mains d'Orlac*, Lyon, Les Moutons électriques, coll. « La Bibliothèque Voltaïque », 2008, p. 14.
226. Rosny aîné cité par Georges Jamati, « Maurice Renard vu par J.-H. Rosny aîné », in *Vient de paraître*, n° 40, avril 1925, numéro spécial « Maurice Renard », p. 175.
227. Ainsi Renard expliquera-t-il dans « Le roman d'hypothèse » le peu de succès rencontré par le genre auprès des lecteurs français. Voir Renard (Maurice), « Le roman d'hypothèse », art. cit. Le constat est récurrent dans la critique : « Nous sommes un peuple raisonneur, nous ne sommes pas un peuple très crédule ni même très rêveur : nos romans et leur succès le prouvent une fois de plus. » (Thérive (André), art. cit., p. 14).
228. Le recueil *Hier et demain* ainsi que *Le Secret de Wilhelm Storitz* paraissent chez Hetzel en 1910.
229. Le prix Jules Verne, qui vise à « encourager le genre du roman scientifique » est institué en 1929.
230. Souza (Robert de), « Maurice Renard, notre Wells français », *Vient de paraître*, n° 40, avril 1925, p. 189.
231. Voir Bréan (Simon), « L'écriture de Maurice Renard, en tension entre extrapolation scientifique et figuration littéraire », *Res Futurae*, n° 11, « Maurice Renard », dir. Émilie Pézard & Hugues Chabot, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/resf/1266> ; Stiénon (Valérie), « Un roman de la rumeur médiatique. Événement, suspense et anticipation dans *Le Péril bleu* de Maurice Renard », *ibid.* URL : <https://journals.openedition.org/resf/1343>.
232. Bertaut (Jules), « Revue littéraire. *Le Péril bleu*, par M. Maurice Renard [...] », art. cit., p. 253.
233. Copeau (Jacques), « *Le Docteur Lerne, sous-dieu* ; *Le Péril bleu*, par Maurice Renard », *La Nouvelle Revue française*, n° 41, mai 1912, p. 872.
234. Souday (Paul), art. cit., p. 3.
235. Thérive (André), art. cit., p. 14.

## INDEX

**Mots-clés** : Anticipation, Science-fiction, Genre littéraire, Verne (Jules), Wells (H.G.), Renard (Maurice), Réception, Critique littéraire, XIXe siècle

## AUTEUR

### ÉMILIE PÉZARD

Université de Poitiers / Forellis B2